

NUMÉRO 3
DÉC | JAN | FÉV 2010

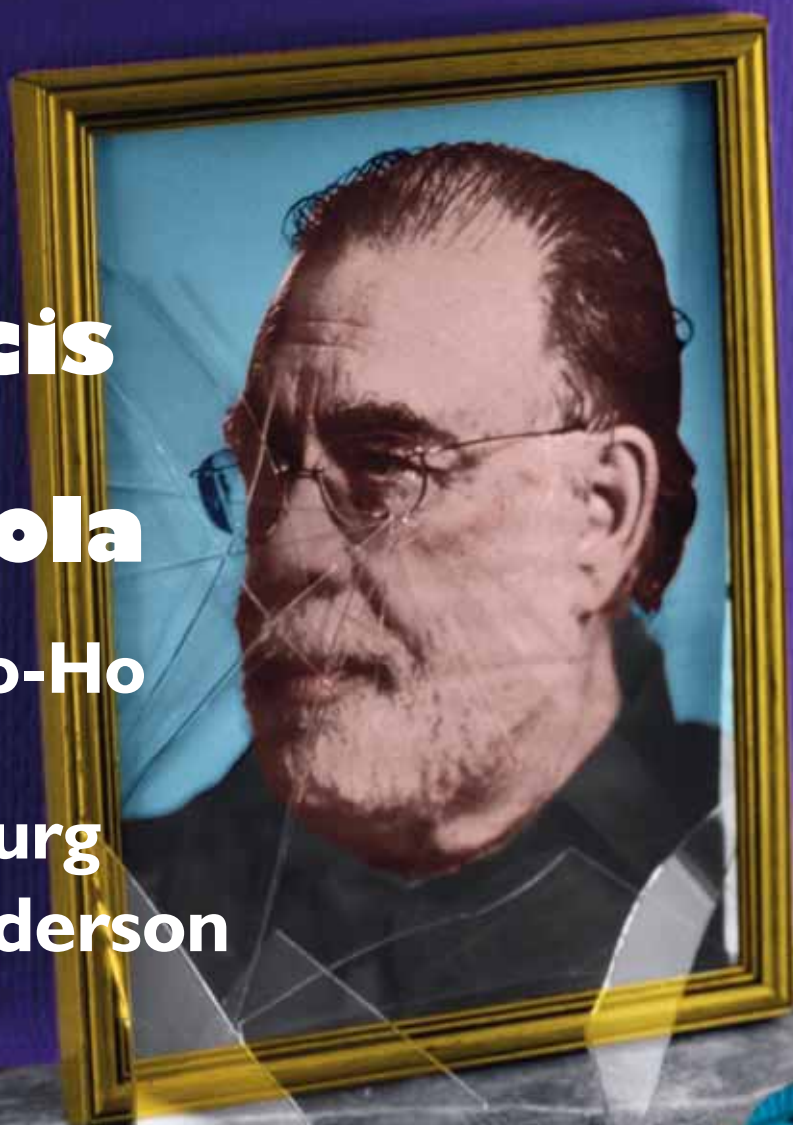


BABEL

**"J'aime rêver, imaginer des choses,
puis expérimenter ces rêves dans la réalité"**

~ Francis FORD COPPOLA

Dossier
**Francis
Ford
Coppola**
—
Bong Joo-Ho
Avatar
Gainsbourg
Wes Anderson



UP

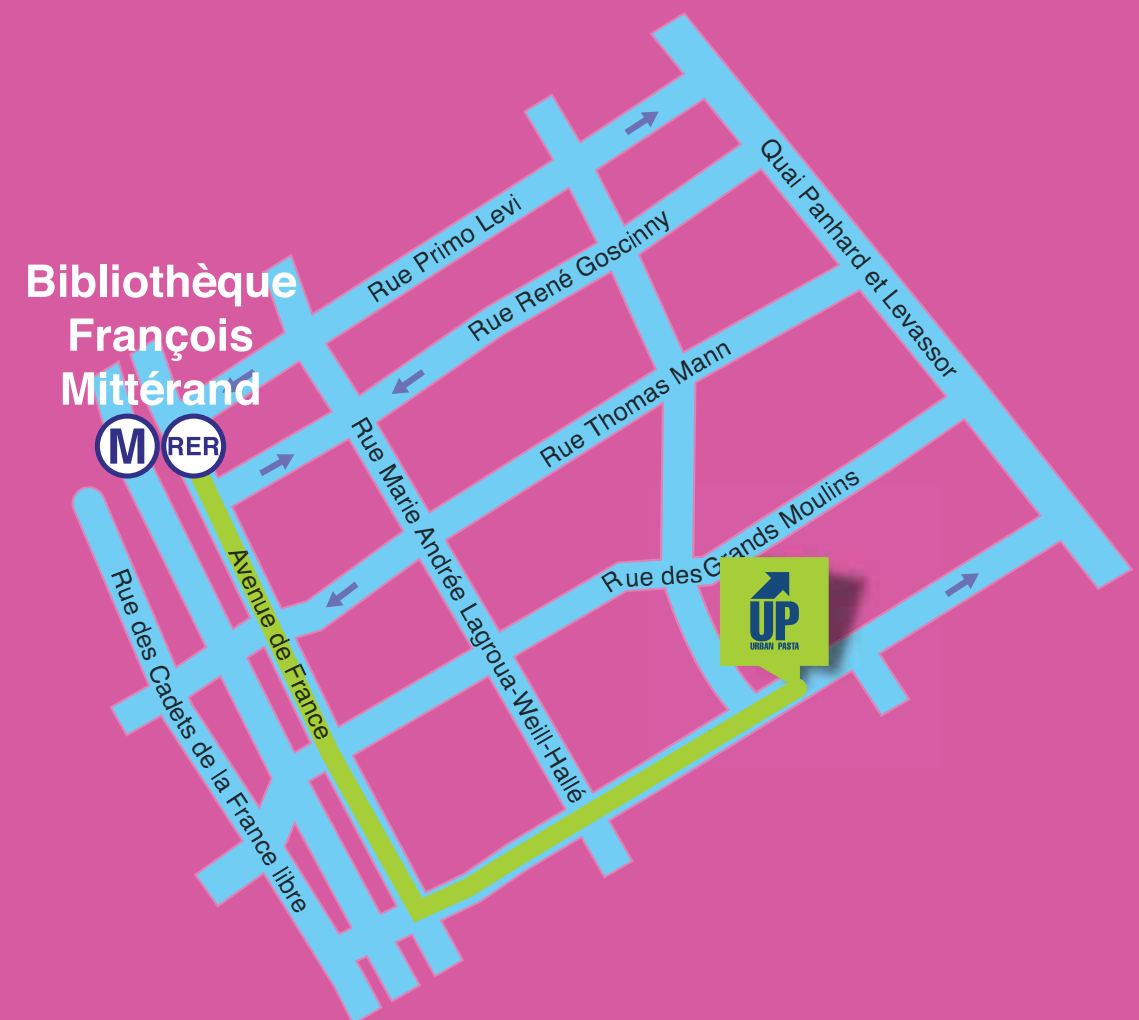
URBAN PASTA

Nouveau restaurant
au concept original

Vente sur place et à emporter

01 53 61 47 97

Formule midi.
Soirées événementielles.
Musique, wifi, presse.
Projections de court métrage.
Privatisation.



13 rue Françoise Dolto / 11 rue Elsa Morante
75013 Paris

LE CINÉMA, MINISTRE DES IDENTITÉS

Décider de la personnalité ou du film à placer en Une n'est jamais chose aisée. Sans rencontrer les problèmes d'autres rédactions qui doivent appâter leur lectorat en optant pour du vendeur (voire du tapageur), arrêter la couverture d'un magazine mérite toujours réflexion. Or le passage de **Tetro** sur nos écrans fin 2009, a durablement marqué les esprits et remis les rétines à zéro. Et même si certains réalisateurs dévoilent encore de surprenantes pellicules (on pense à **Mo-ther**), il ne fait aucun doute que la grandeur et l'originalité de la mise en scène de Coppola a impressionné et renvoyé les plus jeunes réalisateurs à leurs travaux scolaires.

Mais si l'ombre de Coppola plane sur ce basculement de décennie, l'histoire de **Tetro** embrasse des motifs qui, durablement liés au champ d'investigation du cinéma, sont partagés par bon nombre de films récents. Autour du vertigineux escalier de filiations qu'échafaude **Tetro**, le rapport de parenté s'est donc reproduit et métamorphosé. De Mia Hansen-Love qui rend hommage à son père de cinéma à **La merditude des choses** qui s'abreuve d'un amour contrarié entre un fils et son géniteur, sans oublier la course ombilicale de Bong Joon-Ho, ces cinémas ont tissé un réseau filial des plus sensibles.

L'autre image que les écrans ont réfléchi ces dernières semaines pourrait prendre les visages de l'étranger. Face au «débat» indécant, vicieux, qui se déroule dans des sphères politiques peu reluisantes, le cinéma de ce début d'année 2010, a encore permis de se confronter à l'altérité et de s'en approcher sans l'avoir au préalable stigmatisé. Et si **Avatar** dépasse déjà les 10 millions d'entrées et que certains reprochent la naïveté de son scénario, personne ne pourra contester que ses valeurs, aussi candides soient-elles, impliquent la reconnaissance d'un monde et d'une philosophie toujours riches d'enseignements. Étrangers en son pays (**Les chats persans**), à l'humanité (**In the Air**), étrangeté d'une race de renards (**Fantastique maitre Renard**), d'autres films ont relayé les limites d'une peur de l'Autre et une nouvelle fois imaginé des passerelles à qui voudrait s'enfermer et trouver des réponses à l'intérieur de ses seules frontières.

Romain GENISSEL

KOPINAGE

Festival Européen du Film Indépendant (ÉCU) en partenariat avec G-Technology by Hitachi

Au « Grand Action 5 », rue des Ecoles - 75005 Paris
Du 12 au 14 mars 2010



Au cœur du Quartier Latin, le cinéma d'art et d'essai le Grand Action accueille cette année l'ÉCU - Festival Européen du Film Indépendant en partenariat avec G-Technology by Hitachi.

Véritable catalyseur de trésors, « le festival s'engage à être au cœur de la découverte, de la promotion et de la projection des meilleurs talents du cinéma indépendant européen ».

Créé en 2005 par le réalisateur Scott Hillier, le Festival ÉCU se fait le défenseur de centaines de cinéastes européens, indépendants et talentueux, manquant, pour la plupart, de financements adéquats et nécessaires pour toucher un large public.

Hymne à la créativité et à la liberté d'expression - particularités propres à ces productions marginales, le festival, de plus en plus considéré comme la version

européenne de Sundance, favorise les rencontres entre les réalisateurs, professionnels du cinéma, sociétés de production et amateurs de salles obscures, cinéphiles initiés ou accomplis.

En amont, le jury du festival, présidé par le réalisateur primé lors de l'édition précédente, choisit les meilleurs films provenant des quatre coins du monde.

La Sélection Officielle est annoncée un mois avant l'inauguration de l'événement, soit le 15 février 2010.

Au sein de cette dernière, les réalisateurs issus de treize catégories (dont les longs-métrages, courts-métrages, documentaires, films d'animation, films d'étudiants, films expérimentaux ainsi que deux nouvelles divisions instituées cette année, « Ecology Now! » et « Made on Mobile »), rivaliseront pour de multiples prix, parmi lesquels, le plus prestigieux et prisé de tous, à savoir le titre de « Meilleur Film Européen Indépendant ».

Parallèlement aux projections, le festival

propose également de nombreux ateliers animés par des professionnels du cinéma avec des sujets tels que l'écriture de scénarios, le jeu des acteurs, la réalisation, le montage et le développement de réseaux professionnels. Une occasion unique de connaître ou redécouvrir l'univers cinématographique de façon interactive et instructive.

Par ailleurs, à la fin des projections, des débats sont organisés entre le public et le réalisateur afin d'offrir aux spectateurs l'opportunité d'explorer plus finement encore les problématiques sous-jacentes au film.

« Chaque langue voit le monde d'une manière différente »

disait Federico Fellini, et ÉCU semble être une excellente occasion de vérifier le credo babelien...

Mairi CUNNINGHAM
& Laure GIROIR

8^e édition de L' Inconnu Festival



Du 6 au 9 avril aura lieu à Paris la huitième édition de l'Inconnu Festival, festival international de courts-métrages auto-produits. Chaque soir seront projetées trois heures de courts-métrages (un entracte est prévu), de tout genre et de toute provenance. Un prix du public ainsi qu'un prix du jury seront remis le dernier soir et les films gagnants seront diffusés dans une salle parisienne. À cela s'ajoute un prix dé-

cerné par « Ma Chaîne Étudiante », qui diffusera le film choisi à la télévision. Le festival se clôturera autour d'un verre ; le public pourra alors échanger avec les réalisateurs et les membres du jury avant d'assister à un concert gratuit du groupe Freaky Frog.

Théo SEMET

ENVOYEZ VOS FILMS
AVANT LE 15 AVRIL !

PLUS D'INFORMATION SUR
inconnufestival.over-blog.com

CONTACT
inconnufestival@gmail.com



FRAT PACK

VU & ENTENDU

« Le cinéma est parfois une belle pute. »

Membre de Babel à propos de *Gainsbourg, vie héroïque* de Joann Sfar, sorti le 20 janvier.

« -On peut être gros et heureux. Tout est dans la tête. - C'est pas dans ma tête. C'est autour de mes fesses. »

Dans *Sumô, A matter of size* de Sharon Maymon et Erez Tadmor sorti le 27 janvier.

« Le fait de raconter des histoires, c'est une manière de ne pas choisir, c'est une manière de pouvoir vivre ou imaginer vivre toutes les vies qu'on ne pourrait pas vivre. Chaque film est une hypothèse de vie. »

Jaco Van Dormael en interview pour *M. Nobody*, sorti le 19 janvier.

« Tu trouves pas que Shrek, il ressemble à Jean Gabin ? »

Anonyme à propos de la bande-annonce de *Shrek 4* sortie prévue en 2010.

« Aaaaaaahhhhh Ouuuuu uuhhhh lllllllih »

Le public féminin du Grand Journal à l'entrée de Jude Law, en promotion pour *Sherlock Holmes* de Guy Ritchie, sorti le 3 février 2010.

« Que des hommes couchent ensemble, je peux l'imaginer. Pendant des longues missions en mer, ou dans l'espace, pour garder la bonne humeur, ça me choque pas. C'est un peu comme une activité sportive. Non, ce qui me dérange, c'est l'idée de deux hommes qui vont acheter des meubles ensemble. »

Michel Blanc dans *Une petite zone de turbulence*, sorti le 13 janvier.

« À un moment, il est obligé de pisser. Elle, elle est au bout des menottes. Là, on se dit : attention SCE-NE ! Il va nous faire rire, ça va durer six minutes, ça va être du Pierre Richard, ça va être *La Chèvre*, ça va être les grands trucs qu'on aime... eh ben, pas du tout. Il pisse. Tout le film est comme ça. Bon, alors, c'est très drôle, l'urine, mais ça suffit pas à faire une comédie. »

François Begaudeau, critique cinéma au magazine *Transfuge*, à propos de *RTT* de Frédéric Berthe, sorti le 9 décembre.

« Franchement, si votre conversation avait duré plus longtemps, je vous aurais fait manger votre portable ! »

Spectateur à spectatrice qui vient de répondre au téléphone pendant la scène finale de *La famille Wolberg* de Axelle Ropert, sorti le 2 décembre.

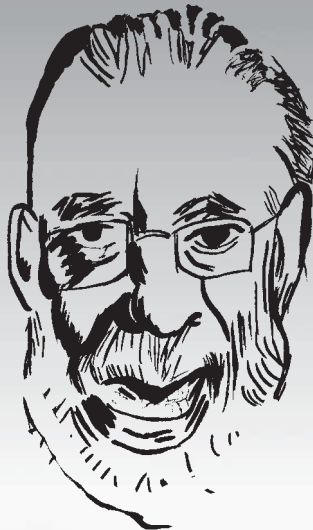
BRÈVES

Après s'être inspiré de lui pour son personnage de Jack Sparrow, Johnny Depp a annoncé qu'il comptait bien rendre hommage et retracer sous la forme d'un documentaire le parcours du plus stupéfiant membre des Pierres qui Roulent, Keith the riff Richards.

La sulfureuse Virginie Despentes a annoncé qu'elle allait adapter à l'écran son dernier livre *Bye Bye Blondie*. Récit de retrouvailles entre une présentatrice mondaine et une punk, *Bye Bye Blondie* opposera Emmanuelle Béart à Béatrice Dalle et promet déjà de belles étincelles.

Après avoir aimé *Trust Me* de Hal Hartley, Isabelle Huppert écrit une lettre au réalisateur en terminant par « I will trust you ». Le réalisateur le prend pour argent comptant et lui propose le premier rôle dans son film suivant. Huppert, étonnée de la facilité avec laquelle elle a obtenu ce rôle, regrette de ne pas avoir eu le temps d'écrire à Kubrick...

À la Master Class du Forum des Images.



FRANCIS FORD COPPOLA

07 / 04 / 1939

ITALIANAMERICAN NÉ À DETROIT.

BARBU ET AUSSI IMPOSANT QUE SES GLOUTONNES PRODUCTIONS.

RÉALISATEUR TYRANNIQUE, PRODUCTEUR ÉGOCENTRIQUE, SCÉNARISTE, VIGNERON, GÉRANT D'HÔTEL, PARRAIN.

UCLA FILM SCHOOL, ROGER CORMAN, JACK WARNER...

NAPOLÉON, FELLINI, CONRAD, MICHAEL POWELL , L'HERBE CALIFORNIENNE, LA PHILOSOPHIE, WAGNER.

JAMES GRAY MAIS AUSSI SOFIA ET ROMAN COPPOLA.

A ENFONCÉ BON NOMBRE DE PORTES, AFFICHE UNE BONHOMMIE QUI CACHE UNE GOURMANDE MÉGALOMANIE, A AUSSI VÉCU DANS UN VOLCAN LORS D'UN TOURNAGE CHAOTIQUE À LA FIN DES SEVENTIES.

LE PARRAIN 1 ET 2, CONVERSATION SECRÈTE, APOCALYPSE NOW, ONE FROM THE HEART (COUP DE CŒUR), RUSTY JAMES (OU RUMBLE FISH), DRACULA...

ON LUI PARDONNERA DEMENTIA 13.

VITO ET MICHAEL CORLEONE, LIEUTENANT KILGORE, HARRY CAUL, COLONEL KURTZ, DOMINIC MATÉI, RUSTY JAMES.

GEORGES LUCAS, MARTIN SCORSESE, STEVEN SPIELBERG WILLIAM FRIEDKIN, L'INDÉPENDANCE .

L'IVRESSE DU POUVOIR, LE TEMPS MANQUANT, SON PROJET INABOUTI MEGALOPOLIS...

« J'AIME L'ODEUR DU NAPALM LE MATIN », « NE LAISSE JAMAIS SAVOIR CE QUE TU PENSES », « MON PÈRE LUI A FAIT UNE OFFRE QU'IL NE POUVAIT PAS REFUSER » « LES VIET-CONGS NE FONT PAS DE SURF. »

MARLON BRANDO, MICKEY ROURKE, AL PACINO, GENE HACKMAN, ROBERT DE NIRO, TIM ROTH, MARTIN SHEEN, WOODY ALLEN, JOHN CAZALE, JAMES CAAN, DIANE KEATON...

« JE NE SUIS PAS LE PLUS VIEUX DES JEUNES LOUPS MAIS LE PLUS JEUNE DES VIEUX LOUPS. »

2 PALMES D'OR (CONVERSATION SECRÈTE, APOCALYPSE NOW) ET UNE COLONIE D'OSCARs POUR SA TRILOGIE PARRAIN.

TOURNER DES FILMS INDÉPENDANTS, DÉGUSTER UN MILLÉSIMÉ FACE AU COUCHANT CALIFORNIEN, SE FAIRE CONGRATULER DANS LES FESTIVALS DU MONDE ENTIER ET VOIR, EN BON PARRAIN, GRANDIR LE CLAN COPPOLA.

VERSUS



MARTIN SCORSESE

DATE DE NAISSANCE

17 / 11 / 1942

NATIONALITÉ

AMÉRICANOITALIEN NÉ DANS LA GROSSE POMME.

PHYSIQUE

MIX ENTRE COLOMBO ET DE NIRO. ÇA NE S'INVENTE PAS.

PROFESSION

SAINT PATRON DE DE NIRO ET DICAPRIO.

FORMATION

NYU, TISCH SCHOOL.

INFLUENCES

CASSAVETES ; LA NOUVELLE VAGUE FRANÇAISE, COMME TOUS CEUX DE LA NOUVELLE VAGUE AMÉRICAINE.

HÉRITIERS

ON N'HÉRITE PAS DE MARTIN. IL EST IMMORTEL.

SIGNES DISTINCTIFS

REND LE PIRE DES SALAUDS DIGNE DE COMPASSION ; A DÉFLORÉ LE CHRIST ; S'EST FAIT BAISER LES PIEDS PAR BENIGNI ; A RATIFIÉ NICHOLSON.

MEILLEURS FILMS

RÔLES

CASINO ; LES AFFRANCHIS ; GANGS OF NEW YORK ; TAXI DRIVER ; MEAN STREETS ; AVIATOR ; RAGING BULL (IL Y EN A BEAUCOUP MAMAN...).

PIRES FILMS / RÔLES

JE NE L'AI PAS VU. PAS FOU.

PERSONNAGES

SAM ROTHSTEIN. BEAUCOUP D'AUTRES MAIS CASINO RULES. NA !

AMIS

SPIELBERG, LUCAS, COPPOLA, DE PALMA, LES COMMERÇANTS DE LITTLE ITALY.

ENNEMIS

LE LAS VEGAS ACTUEL.

RÉPLIQUES CULTES

« VOUS INSULTEZ MON INTELLIGENCE ! » « JE DÉCONNÉ ET TOI TU FLINGUES LE TYPE ! T'ES QUOI, UN MANIAQUE ? – COMMENT JE SAIS QUE TU DÉCONNES ? » « TU VEUX ME VIRER DE MA VILLE ? ! PRÉPARE TA PUTAIN D'ARMÉE ! »

PARTENAIRES

ROBERT DE NIRO, HARVEY KEITEL, LEONARDO DICAPRIO, JOE PESCI, RAY LIOTTA.

ARME(S)

« UN FILM EST L'EXPRESSION D'UNE VISION UNIQUE, IL EST PERSONNEL DONC. ET PLUS IL S'APPROCHERA DU STATUT D'ŒUVRE D'ART. PLUS IL RESTERA LONGTEMPS À L'ÉPREUVE DU TEMPS. »

RÉCOMPENSES

2 GOLDEN GLOBES, 2 PRIX DE CANNOIS DONT LA PALME D'OR, ET UN OSCAR QU'IL AURAIT DÛ AVOIR BIEN AVANT.

AVENIR

DONNER POUR LA TROISIÈME FOIS UNE LÉGITIMITÉ ARTISTIQUE À UN ACTEUR.

AVATAR

RÉALISÉ ET ÉCRIT PAR JAMES CAMERON,
AVEC SAM WORTHINGTON, ZOE SALDANA,
SIGOURNEY WEAVER...
2H42 / SORTIE LE 16 DÉCEMBRE 09.



12 ans. 12 ans que le fan de *Alien*, *Abyss* et *Terminator* (les deux premiers, hein...) attend dans l'ignorance. 12 ans que Cameron a scellé son pouvoir en faisant le serment d'éclairer à nouveau le destin des hommes et...euuh, je m'égare... Enfin, tout ceci pour dire qu'il n'était pas nécessaire d'avoir le buzz sur la 3D ou le réalisme des images de synthèse pour piaffer d'impatience devant la porte du cinéma (bon, sous la pluie, on piaffe en mineur...) Pari tenu. Essai transformé. GOOOOOAAAAAL ! *Avatar* est en (très) bonne place dans le top 10 de l'année et est un des cinq meilleurs films de SF de la décennie.

Le scénario peut éventuellement être une cible de choix pour les cyniques. On pourrait croire en première analyse que Cameron a fait 2h45 sur le thème : « L'arbre de 500 mètres de haut est toujours plus vert chez les autres. » Mais c'est oublier que le cynique raisonne selon des bases de raisonnement applicables uniquement à SON monde, et que le postulat selon lequel ses bases s'appliquent au reste de l'univers n'est, de fait, qu'un postulat. Discussion sans fondement, vu qu'on ne rencontrera sans doute jamais d'êtres qui ne possèdent pas ces bases ? Hello, il s'agit d'un film de SCIEN-CE FICTI-ON ! De l'audace et de l'imagination, sacré nom d'un primate à quatre bras !

Beaucoup a déjà été dit sur ce film, alors : oui, pris dans leur globalité, les humains sont les vilains et les grandes perches de 3 à 4 mètres de haut, les gentils (pris dans leur singularité, c'est tout sauf ça...). Oui, les grandes perches en question vivent en harmonie avec la Nature (et que les cartésiens anti-écologistes ne se moquent pas, c'est un lien à fondements biologiques). Oui, on sent passer dans les SFX les

“NOM D’UN SIK’AON !”

millions du budget (c'est mieux quand c'est l'inverse, peut-être ?). Mais, en dehors de ces clichés qui n'en sont pas, issus d'une idée bien-pensante auteuriste : NON, l'histoire ne sert pas qu'à donner des noms à des faire-valoir. Je le clame sous la foudre des quolibets : les personnages d'*Avatar* sont riches, complexes et/ou intéressants (et une fois pour toutes, un archétype, c'est intéressant, nom d'un Sik'aon).

NON : le film ne vaut pas que par la performance technique de la 3D. C'est le film où elle a été le mieux utilisée jusqu'à présent, point. En 2D, on s'intéresse autant aux péripéties des personnages, mais le fait est que l'on ne s'agrippe pas à son fauteuil quand elles ont lieu - au passage, faire des scènes visuellement intéressantes en 3D alors qu'il n'y a pas d'action dans systématiquement chacune d'entre elles, ça se souligne !

Enfin NON, il ne faut pas nécessairement être un inconditionnel des chemins qui ne s'empruntent qu'en bicyclette volante avec un clone de Yoda sur le porte-bagages pour apprécier cette œuvre. Vous n'aimez pas la science-fiction ? Tant que vous aimez la fiction (c'est bien Arte, sinon...), vous serez touché, ému par *Avatar*. Dans le pire des cas - parce que dans le meilleur, vous serez emporté - vous entrerez en communion avec les caractères. Vous pourriez même vous retrouver en transe et ressentir un brin de mélancolie....

Je m'adresse à Eywa en général et à Jim en particulier : ça va être long jusqu'en 2021...

Cyril SCHALKENS

LE PÈRE DE MES ENFANTS

RÉALISÉ PAR MIA HANSEN-LOVE,
AVEC CHIARA CASELLI, LOUIS-DO DE LENCQUESAING,
ALICE DE LENCQUESAING...
1H50 / SORTIE LE 16 DÉCEMBRE 09.

Trois ans après son passage à la Quinzaine des Réalisateurs pour *Tout est pardonné*, Mia Hansen-Love revient à Cannes avec son second film, cette fois en compétition officielle. Pour *Le Père de mes enfants*, elle s'inspire de la véritable histoire de Humbert Balsan, producteur français qui s'est suicidé en 2005 alors que sa société de production croulait sous les dettes. Il avait envisagé de produire le premier film de la jeune réalisatrice.

Ce film est une balade touchante au cœur de la vie d'une famille : celle de Grégoire Canvel (inspiré de Balsan), partagé entre le stress du boulot et la joie pure de moments partagés avec sa femme et ses enfants, jusqu'à ce qu'il ne disparaisse tragiquement. Commence alors une longue période de deuil, qui ne devra jamais complètement finir.

La réalisatrice fait preuve d'une extraordinaire acuité pour capter, le long de la vie de cette famille, la présence du souvenir du père lors de moments où presque rien ne se dit, où la vie quotidienne passe... En l'observant, tout à coup surgissent en transparence les sentiments à l'état pur, ceux qui ne passent ni par les paroles, ni par l'action, mais qui planent en arrière-fond.

Le jeu des acteurs est tellement naturel qu'on ne peut réprimer une première impression de fausseté. Naturel mais pas réaliste. Ce à quoi nous sommes habitués dans la réalité nous choque à l'écran comme le ferait l'inverse. Ici, les acteurs réfléchissent, hésitent, ne cherchant pas le contrôle total de leurs gestes. Ils parlent, se taisent, si bien que s'installe progressivement le vrai rythme de la vie, avec ses silences, ses longueurs, ses insignifiances... Si la jeune réalisatrice continue à maîtriser son sens inédit de la captation des ondes de vies et de sentiments qu'elle possède, cela promet du grand cinéma pour l'avenir ! Des moments sublimes percent à la surface d'un récit malheureusement un peu longuet... Étrangement, les longueurs apparaissent dans les moments d'action : les allées et venues du père d'un bureau à l'autre de sa société de production ou encore les dialogues avec ses collaborateurs. La mise en scène de la vie overbookée de Grégoire apparaît fade. Le film devient fascinant dans certains moments de pas-grand-choses que les acteurs, et surtout les jeunes actrices interprétant les filles Canvel, savent rendre à merveille.

La nomination en section « Un Certain Regard » n'est pas volée. Espérons que ses prochains films iront jusqu'à la récompense. En attendant, ne ratez pas les premiers pas de ce jeune talent prometteur !

Théo SEMET



SOLOMON KANE

RÉALISÉ ET ÉCRIT PAR MICHAEL J. BASSETT,
AVEC JAMES PUREFOY, PETE POSTLETHWAITE,
VJASON FLEMYNG...
1H44 / SORTIE LE 23 DÉCEMBRE 09.

Bon, au premier abord, celui qui n'est ni amateur de romans de fantasy des années 20, ni fan de comics (on le voit, cela concerne une infime minorité de la population...), voit l'affiche du film et se dit : « Tiens, un clone de Van Helsing (celui incarné par Hugh Jackman) » Il est nécessaire de surpasser cette impression première, et si on y arrive, on aura le plaisir de voir une œuvre de sang, de sueur et de rédemption, issue de l'imaginaire du créateur de Conan.

Le postulat de base peut prêter à déjà-vu : un gibier de potence croyant voir son âme réclamée par le Diable. Il refuse, s'enfuit et se moine de manière sincère, mais doit au bout de plusieurs mois quitter sa retraite. Confronté de nouveau au monde extérieur, il prend bien malgré lui conscience que s'il veut s'engager sur le chemin de la vertu, la peaceful way of life ne saurait être sienne.

Néanmoins, l'originalité du traitement du sujet vaut le détour : photographie charbonneuse, anticonformisme des actions, les canons hollywoodiens sont bien loin. La violence est traitée sans concession, tant de fond que de forme, ce qui s'apprécie toujours en ces temps propices à l'édulcorant sur pellicule. Certes, le côté ultraconservateur de l'auteur des romans originaux, Robert E. Howard, se ressent parfois dans les enjeux moraux, mais on éprouve néanmoins de la compassion devant un homme à qui il n'appartient pas de choisir son destin.

Le budget limité se ressent certes (disons-le, c'est une série B), mais dans les conditions qui étaient les siennes, le cinéaste n'aurait pas pu faire mieux, et au final, si on sait pourquoi on était venu voir le film, on en ressort satisfait. À noter la performance de James Purefoy, que l'on avait pu apprécier en Marc-Antoine dans la série « Rome », en anti-héros poisseux. Un bon essai qui ne demande qu'à être transformé.

Cyril SCHALKENS



“UN HOMME À QUI IL N’APPARTIENT PAS DE CHOISIR SON DESTIN”
SOLOMON KANE

LES CHATS PERSANS

RÉALISÉ PAR BAHMAN GOBADI, AVEC NEGAR SHAGHAGHI, ASHKAN KOSHANEJAD, HAMED BEHDAD... 1H41 / SORTIE LE 29 DÉCEMBRE 09.

/ / / / / / / /

«*Together or alone*», douloureux état des choses scandé par un jeune groupe iranien dans un élan presque guerrier, comme un chant lancé à la tête du climat cadennassé qui étouffe leur pays. C'est ensemble qu'ils traversent le film, arri-més à leurs cachettes transitoires, pareils aux chats persans qui peuplent les foyers iraniens, loin d'une urbanité carnassière. Le cinéma de Bahman Gobadi chante la libération adolescente, acère ses riffs au diapason d'une dictature partout présente puis arpente le pamphlet politique comme il déploie une musicalité habitée, inséparable d'une lutte que l'on veut encore croire possible.

Téhéran en kaléidoscope. Morceaux choisis d'une capitale que certains voudraient fédérée, que d'autres rêvent encore plurielle, à l'image de cet attachant duo de jeunes musiciens, Negar et Ashkan, secondés par les gaudrioles inattendues d'un producteur underground venu contrebalancer leur sérieux, signe avant-coureur d'une sclérose latente. Comiques, amères aussi, sont les luttes pour obtenir un visa, sésame qui permettrait au groupe de se rendre à Londres, aux portes d'une Europe symbole de liberté et de musique. Mais bien qu'unie par une bande-son qui nous emporte au-delà de la diégèse, la petite troupe se retrouve confrontée aux réalités d'une société qui, défaite de son shah, s'alimente d'un fort désir de modernité que menace une structure résolument engoncée dans des traditions millénaires.

La mise en scène claustrophobe du très controversé Bahman Gobadi s'imbrique dans un cinéma iranien toujours en demi-teinte, perméable à la crise, au renversement. La musique, vecteur de l'affranchissement s'il en est, ouvre une brèche, laisse entrer une onde d'accalmie et d'humour (de l'indie rock sauce Madonna à 50cent, ça n'a pas de prix) pour ne plus s'arrêter dans sa course vers une gamme émancipatrice. À l'heure où Klapisch a retrouvé son chat, à celle où Clotilde Reiss est rapelée à la liberté, les miaulements des matous d'Iran n'en finissent plus de cribler le ciel persan d'électrochocs rock 'n'rap pour mieux grincer lors de la chute. Aphone.

Laura PERTUY



LA MERDITUDE DES CHOSES

RÉALISÉ PAR FÉLIX VAN GROENINGEN, AVEC KENNETH VAN BAEDEN, VALENTIJN DAENENS, KOEN DE GRAEVE... 1H48/ SORTIE LE 30 DECEMBRE 09.

/ / / / / / / /

Le devoir patriotique sans doute m'aura poussé à aller voir *La Merditude des Choses* de Félix Van Groeningen. Un titre aux accents franco-belges pour un film non moins imbibé de cette façon toute particulière de voir le monde. C'est sans regret et emplie de fierté que je suis sortie du cinéma. L'incroyable résistance des foies belges à toutes sortes d'alcools est loin d'être l'unique chose que le monde doit nous envier.

La Merditude des Choses prouve de nouveau, et sans prétention aucune, que le talent déborde des frontières de ce pourtant très jeune et très petit pays. Surplombé par le surréalisme de la langue néerlandaise, le film n'a rien de sectaire. Les Strobbe vous sont forcément familiers et leur histoire vous prendra aux tripes. Il se peut qu'elle vous laisse en bouche l'écœurement amer de l'alcool et la nostalgie de quitter un animal apprivoisé. Sales, bêtes et méchants, dit-on ? Humains, par la force des choses. Une atmosphère puissante, des acteurs brillants, un scénario fort et inattendu. À voir impérativement.

Sophie BOYENS

DE LA MERDE SORT PARFOIS UN DIAMANT...



ESTHER SAIT SE FAIRE ATTENDRE ...



ESTHER

RÉALISÉ PAR JAUME COLLET-SERRA, AVEC FARMIGA, PETER SARSGAARD, ISABELLE FUHRMAN... 2H03 / SORTIE LE 30 DÉCEMBRE 09.

/ / / / / / / /

Une famille soudée, une mère aimante, un mari attentionné et deux beaux enfants, dont la plus jeune sourde et muette, Max, est un modèle de courage : voici le tableau que nous dresse le réalisateur de *La maison de cire*. On découvre peu à peu quelques squelettes dans les placards : la rédemption de Maman par rapport à la bouteille, les erreurs de Papa... Tout ça est bien joli, mais prend du temps, une bonne heure à vrai dire.

Heureusement, notre couple parfait décide d'adopter la jeune Esther, petite fille modèle, polie et véritable artiste dans l'âme. Avec son look digne de Laura Ingalls - dixit une de ses petites camarades - inutile de vous dire que l'intégration est

rude à l'école. On sourit en attendant sa vengeance... Pendant ce temps-là, on supporte notre petit couple qui ne jure que par la psychothérapie pour régler leur moindre petit problème, et qui accepte sans piper mot qu'Esther sème la zizanie ... entre eux deux ! Les regards en coin de la jeune orpheline, pleins de promesses, ne vont pas nous décevoir : après une heure et demie d'effets sonores et d'enfants qui surgissent au premier plan pour nous faire sursauter, on passe à quelque chose de bien plus malsain et violent.

Les « accidents » se succèdent, Esther met au point des stratagèmes de plus en plus vicieux et se sert de Max pour les sales besognes. La tension va donc crescendo et la cellule familiale soudée se transforme vite en huit-clos oppressant. Puis viennent les meurtres, extrêmement violents, à mesure que l'on en apprend plus sur le passé d'Esther, véritable petit monstre (...au sens propre du terme ?)

Il est difficile d'en dire plus sans éventer le secret d'Esther. Sachez quand même

que le twist final est discutable, sans être complètement tiré par les cheveux. Mention spéciale également à l'esthétique de certaines scènes, notamment lorsque l'on découvre les peintures d'Esther... Les fameuses affiches en négatif que vous aurez aperçues dans certains magazines ou dans le métro prennent alors tout leur sens... Mais encore une fois, chut !

Armez-vous d'un peu de patience pour la première heure du film et vous assisterez à des grands moments du cinéma d'épouvante avec le sabordage en règle d'une famille. Et ne faites pas comme tous ces parisiens pressés, prenez le temps de regarder les deux minutes du générique final, très bien réalisé et comportant encore quelques indices...

Anne-Sophie ROUVELOUX

BLISS (WHIP IT)

RÉALISÉ PAR DREW BARRYMORE, AVEC PAR ELLEN PAGE, DREW BARRYMORE, JULIETTE LEWIS... 2H03 / SORTIE LE 06 JANVIER.

/ / / / / / / /

La première réalisation de Drew Barrymore prend place au fin fond d'un bled texan où la jeune Bliss s'initie en secret au Roller Derby sous le nom de Barbie Destroy, affirmant ainsi son indépendance en fuyant les concours de beauté auxquels sa mère la pousse à participer. *Bliss* est un récit d'initiation respectant à la lettre tous les clichés du genre dont l'intérêt réside surtout dans l'excellent casting.

T-shirt des Stryper sur le dos, boots militaires achetées dans une friperie, Bliss Cavandar est le type même de la jeune labelisée indé qui fait depuis quelques années les beaux jours des comédies adolescentes. Son interprète, la remarquable Ellen Page, est le visage féminin de cette génération (dont l'équivalent masculin n'est autre que son partenaire dans *Juno*, Michael Cera), à la fois attirée par la marge et la contre-



culture et très respectueuse des valeurs familiales. En effet, même si Bliss ment à sa mère pour s'adonner à des courses survoltées qui exhalent un parfum de liberté et de féminisme gentillet, elle tente jusqu'au bout de concilier les attentes de l'autorité parentale et sa quête identitaire. Condition sine qua non de la réussite d'une comédie, la galerie de seconds rôles est convaincante et attachante, tout comme les dialogues plutôt efficaces (malgré la fadeur des sous-titres...).

Le regard tendre posé sur le sujet et la bonne humeur communicative qui se dégage de l'ensemble ne masquent pourtant pas les défauts de ce premier long métrage: le scénario copié/collé de *Sister Act 2* ou de *Joue-la comme Beckham* est aussi paresseux que la réalisation qui ne parvient jamais à transmettre au spectateur l'intensité du roller derby, sport underground plutôt impressionnant...

Domage ! Contrat à moitié rempli pour Barbie Destroy et sa bande.

Frédéric GARCIA

~FACE B/O~

Pas de portables, ni d'ordinateurs préhistoriques, mais amour du roller quad et fringues vintage... *Bliss* baigne tout entier dans une joyeuse nostalgie des années 70/80. Ici, l'excel-lente B.O. ne vient pas seulement enrichir l'atmosphère particulière du film avec ses titres aux sonorités punk-rock collant parfaitement à l'univers white trash agressif et déjanté du roller derby. La musique va jusqu'à compenser la mollesse de la réalisation en énergisant le tout à coup de bombes indées noisy. *Tilly and the Wall*, *The Breeders*, *The Raveonnettes*, *The Ettes*... Comme dans le film, ce sont les filles qui mettent l'ambiance, en balançant

de gros riffs sales, avec Peaches, la madonne de l'electroclash, en tête. Quelques balades folk du meilleur goût (douce Little Joy...!) viennent calmer le jeu et accompagner la romance entre Bliss et son boyfriend de rockeur -interprété par Landon Pigg. Chanteur dans la vraie vie et fournisseur officiel de chansons tristes pour séries larmoyantes, il signe un titre sur ce score.

C'est un sans faute pour cet album, alors tous à vos écouteurs et à vos rollers !!!

F G

LA B.O ALTERNATIVE

~Matias Aguayo – Rollerskate (radio edit)

~ Ida Maria – Oh my God

~Sleigh Bells – A/B Machines

~Yeah Yeah Yeahs – Heads Will Roll (A-Track Remix)

~Class Actress – Careful What You Say

~M.I.A. - XR2

~We Are Enfant Terrible – Eagles Don't Sparkle

~Peaches – Fuck The Pain Away

~Sleigh Bells – Crown On The Ground

~Tokyo Police Club – Juno



NELSON MANDELA, LE CAVALIER SOLITAIRE

INVICTUS

RÉALISÉ PAR CLINT EASTWOOD, AVEC MORGAN FREEMAN, MATT DAMON... 2H02 / SORTIE LE 13 JANVIER.

Après avoir fait renoncer son personnage d'inspecteur Harry vieillissant au plaisir malsain de la vengeance dans *Gran Torino*, Clint Eastwood retrace à présent la vie d'un homme ayant convaincu un peuple entier de baisser les armes et de se donner la main.

Depuis *Gran Torino*, le réalisateur semble en effet se pencher à nouveau sur le thème de la vengeance, qui caractérisait le cinéma de ses débuts, mais pour à présent la condamner et prôner une voie alternative. Ainsi, Nelson Mandela rentre dans la catégorie de ces personnages eastwoodiens qui vont à contre-courant de la majorité afin d'imposer leur vision, pour le bien de la communauté. Le président mise toute sa politique sur une équipe de rugby donnée perdante, privilégie les retransmissions de matchs aux réunions sérieuses, et fait un affront à son électorat noir en lui priant d'effacer le passé. Porté par une lumière, homme sans famille ni vie privée, il accomplit pleinement sa destinée : amener la paix. On n'est finalement pas si éloigné du prêcheur solitaire de *Pale Rider*, venu rendre leurs droits aux plus faibles, puis repartant dans le lointain.

Pour autant, *Invictus* est loin d'être une pleine réussite. Alors qu'il a sous la main un personnage dense et des thèmes politiques passionnants, Eastwood maltraite sa matière première et laisse un film incomplet et assez inégal. Peut-être à cause du côté lumineux de son histoire, le réalisateur, habitué à des univers plus sombres, reste trop en surface. Il délaisse petit à petit la psychologie au profit des événements, et ne parvient pas à maintenir notre intérêt sur toute la longueur du film.

L'exercice de la biographie des amours d'un grand personnage n'est pas chose facile. C'est à celle du poète John Keats que s'adonne la discrète Jane Campion dans *Bright Star*.

On se souvient (ou pas, et c'est heureux) du désastreux *The Edge of Love*, biographie pauvre du poète Dylan Thomas, et du mal que peut provoquer le manque de subtilité et de vision d'un réalisateur. Ce n'est pas le cas de Campion, et c'est avec un franc soulagement qu'on accueille ce superbe effort.

Ces deux heures en la compagnie de Ben Wishaw, à la douceur torturée, et de sa bien-aimée jouée par Abbie Cornish, passent comme dans un des rêves du poète. Soutenu par une poignée d'acteurs impeccables habitués des productions britanniques, le couple tisse sa "toile" sans niaiserie ni accroc. L'histoire de la rencontre du jeune homme avec sa comète est contée avec une subtilité et une élégance organiques, flottant entre la variation des saisons et les plis de magnifiques costumes. La métaphore filée aurait pu être facile si Campion ne l'eût métamorphosée en une œuvre à la poésie échevelée, à l'image de son Keats.

On aimerait que la beauté rejoigne plus souvent la profondeur et la légèreté permise ici par les mots du poète. *Bright Star* a le pouvoir étrange qu'ont les grands poèmes de nous faire oublier que l'amour n'existe peut-être pas, et que le monde aussi crache du sang.

Charlotte PILOT

On pouvait s'en douter, son biopic prend la forme d'un dithyrambe, dans lequel Mandela est un demi-dieu qui irradie tout sur son passage, qui illumine chaque homme croisant son chemin. C'est bien là le point faible du film : entre musiques sirupeuses, ralentis et dialogues clichés, *Invictus* ressemble trop souvent à une production classique dans laquelle il est difficile de retrouver la patte du grand metteur en scène. Les séquences d'euphorie collective à l'approche de la fin du match, avec compte à rebours et montage grossier, musique qui enflé et spectateurs recréés en motion capture, décevront les amateurs du style habituellement sobre du réalisateur.

Néanmoins, ces fautes de goût, qui saisissent le cinéphile à la gorge, interviennent surtout vers la fin, et de là à dire qu'Eastwood a tout perdu de sa maîtrise rigoureuse de la caméra, il y a un trop grand pas à franchir. Il nous offre tout de même quelques instants de beauté, comme avec la visite de la prison et la lecture du poème « Invictus ».

Le jeu de la reconstitution est également méticuleux avec, en premier lieu, un Morgan Freeman exceptionnel qui, avouons-le, sauve le film et en représente l'intérêt premier. Matt Damon fait de son mieux, mais le manque de profondeur de son personnage le rend rapidement secondaire aux yeux des spectateurs.

Invictus s'avère être une petite déception, le minimum syndical pour un grand cinéaste. Fort heureusement, la vie passionnante de Nelson Mandela et l'interprétation qu'en donne Morgan Freeman suffisent à en faire un film de bonne facture.

Nicolas LINCY

“**INVICTUS S'AVÈRE ÊTRE UNE PETITE DÉCEPTION, LA MINIMUM SYNDICAL POUR UN GRAND CINÉASTE.**”



Anne-Sophie ROUVELOUX

DYNAMITE ! DYNAMITE !

BLACK DYNAMITE

RÉALISÉ PAR SCOTT SANDERS, AVEC MICHAEL JAI WHITE, TOMMY DAVIDSON, SALLI RICHARDSON... 1H30 / SORTIE LE 13 JANVIER.

Oui, le thème qui revient tout au long du film va vous rester en tête, ainsi que certaines scènes totalement jouissives !

Mais reprenons depuis le début : le frère de Black Dynamite vient d'être abattu par une bande de dealers... Ce qu'ils ne savent pas c'est qu'ils ont choisi la mauvaise victime, car on ne badine pas avec Black Dynamite !

Véritable petit bijou de la « blaxploitation », le spectateur se retrouve plongé dans les seventies avec son lot de coiffures à la Jackson Five et ses costards ringards. Allant beaucoup plus loin que le discret hommage de Tarantino avec *Jackie Brown*, *Black Dynamite* fait appel à tous les clichés du genre pour nous livrer un humour potache, complètement second degré (voire millième).

Du kung-fu, une image volontairement vieillie et sale, du sexe en veux-tu en voilà, on est complètement immergé dans cette parodie très efficace ! Le personnage de Black Dynamite est évidemment un vrai séducteur et on échappe pas au mauvais goût lors d'une scène de sexe où les signes du zodiaque défilent sur l'écran dans des positions plus que suggestives... On découvre même un orphelinat où les pauvres enfants, accros à l'héroïne, harcèlent notre héros pour avoir leur dose ! Mais rassurez-vous, Black Dynamite est l'homme de la situation et va les sauver !

Les gags fusent tout au long du film et notre justicier va découvrir une autre drogue très dangereuse (une bière qui réduit la taille du sexe, rien que ça) et affronter des méchants de plus en plus coriaces. Il ira même jusqu'à la Maison Blanche où il se battra contre un Nixon pas au mieux de sa forme... Des combats décalés, des scènes de séduction complètement lourdingues, le fan de série Z est aux anges !

Cette hommage parfait à la blaxploitation, tourné en 20 jours avec un budget ridicule, est une franche rigolade, à réserver aux fans de nanars et de comédies décalées ! Il ne manque rien dans la « reconstitution » du genre et chaque situation est merveilleusement ridicule... On rit franchement, pendant une heure et demie ! Que demander de plus ? Ceux qui ont adoré auront même un petit bonus : des petites scènes supplémentaires pendant le générique final.

DISGRACE

RÉALISÉ PAR STEVE JACOBS, AVEC JOHN MALKOVICH, JESSICA HAINES, ERIQ EBOUANEY... 1H59 / SORTIE LE 20 JANVIER.

Pendant aride d'*Invictus*, le dernier film dégoulinant de bons sentiments de Clint Eastwood, *Disgrace* prend également place dans le champ de bataille de l'Afrique du Sud post-apartheid.

Dans cette adaptation du roman de Coetzee réalisée par Steve Jacobs, John Malkovich joue le rôle de David Lurie, professeur d'université démis de ses fonctions pour avoir violé l'une de ses élèves. Il se réfugie alors dans la petite ferme tenue par sa fille Lucy, sur la côte Est, où les rapports s'inversent de manière à peine sous-jacente entre les blancs (anciens dirigeants) et les noirs. Jusqu'au jour où le père et sa fille sont victimes d'une agression, qui fait de David le témoin impuissant du viol de sa fille.

Dans ce film qui a l'intelligence d'indiquer de multiples pistes de réflexion sans jamais imposer ses propres réponses, des paysages à la beauté venimeuse deviennent le théâtre de la créance payée par David pour ses péchés. Déshumanisé, sournois, lubrique, mais bien souvent parfaitement lucide, le personnage incarné par Malkovich trimbale un dégoût profond pour l'espèce humaine, qui s'étend jusqu'à sa propre personne. Un monde aux repères quasi inexistantes entre le Bien et le Mal, où la seule différence entre David et les bourreaux de sa fille réside dans le fait que le lettré invoque William Blake pour justifier ses crimes : « Plutôt tuer un enfant au berceau que de laisser un désir inassouvi ».

Dans une symbolique biblique disséminée par touches amères, le penchant diabolique assumé de David le conduira à brûler à moitié vif lors de son agression, à s'occuper de chiens encore plus misérables que lui, et à assister impuissant au sacrifice de sa fille, victime consentante du besoin de vengeance ambiante.

Un vrai choc, qui retranscrit subtilement le roman original, aussi bien du point de vue du scénario que de celui de la mise en scène, et de la qualité indéniable des comédiens.

Judith ARAZI



A SERIOUS MAN

RÉALISÉ PAR JOEL ET ETHAN COEN, AVEC MICHAEL STUDBARG, SARI LENNICK, RICHARD KIND... 1H45 / SORTIE LE 20 JANVIER.

Si Woody Allen a consacré l'humour so yiddish en fricotant avec le milieu intellectuel new-yorkais, les frères Coen ont toujours confronté leur humour pince-sans-rire, absurde, aux espaces sudistes d'un continent traversé de bouseux, losers et autres gros lards gueulards. *A Serious Man* prend donc place dans une banlieue pavillonnaire du Mid-West où, de la symétrie des lotissements aux rangées de table, toute une vie s'organise en des rouages bien huilés. Or, au centre du cadre seventies dans lequel figurent les habitants de cette charmante bourgade, se trouve un homme, éminent prof de physique pour qui la résolution d'équations semble bien plus lisible que les fils qui, peu à peu, le détachent de sa famille déglinguee. Boulet de frère, femme trompeuse, voisins extrémistes ou dénudés, rejeton en plein trip airplane... Tout fout le camp et plus rien n'a de logique.

On commence à bien connaître la mécanique de l'absurde des Coen Brothers. Larry ne maîtrise plus rien, ne parvient même plus à mettre en doute les choses tant le sort s'abat sur lui en une avalanche d'événements aussi loufoques les uns que les autres. Mais l'intérêt d'*A Serious Man* réside dans le fait que les réalisateurs de *Barton Fink* usent constamment de l'imaginaire sixties (marijuana, libération de la femme, l'insouciant way of life) pour engager le grand dérèglement à venir. On s'amuse alors à voir Larry confronté aux figures très étranges (et en gros-plan) de la communauté juive, ne rien saisir à l'introspective bar-mitzvah de son fils, rester coi face à une pochade autour d'une dentition numérisée... Et grâce au recul de la caméra des Coen, tout cela fait effectivement sourire. Notons aussi ce plan parfait qui, ouvrant sur le perron de la maison, combine les ubuesques trajectoires de ce monde méchamment jeté.

Mais si *Burn After Reading* montrait les frères Coen en bien plus mauvaise forme, le scénario d'*A Serious Man* ne tranche pas encore assez et démontre que si la folie incongrue des frères Coen procure souvent une légère euphorie, elle semble aussi avoir pris pas mal de plomb dans l'aile. À côté de cela, l'affiche du film vantant « le meilleur film des Coen » reste un des gags les plus hilarants de ce début d'année.

Romain GENISSEL

GAINSBOURG [Vie héroïque]

UN CONTE DE JOANN SFAR,
AVEC ERIC ELMOSINO, LUCY GORDON, LAETITIA CASTA...
2H10 / SORTIE LE 20 JANVIER

／ ／ ／ ／ ／ ／ ／ ／

“COMMENT A-T-IL VÉCU ?
COMMENT EST-IL MORT ?
ÇA VOUS A PLU
VOUS EN VOULEZ
ENCORE ?”

Si le cinéma n'est que pur artifice, les biopics qui pleuvent en France et aux States en sont les déguisements et les spectacles les plus pervers. Quoi de plus limite que de représenter la vie d'un homme, aussi grand soit-il, en prélevant de symboliques tranches de vie, en les réorganisant sous forme de destinée ? Surtout lorsque l'on fait fi de certaines subtilités biographiques que le cinéma ne cherche pas - ou ne pourra - jamais contenir...

Si le magnifique portrait de Charlie Parker par Clint Eastwood (*Bird*) a posé les jalons du biopic musical et a pu offrir toute la beauté originelle du genre, la pluie de biographies filmées qui s'est déversée sur les années 2000 a surtout permis de constater plusieurs faits. Tous ces films aux noms et titres prestigieux n'arrivaient jamais à la cheville de l'homme et ne parvenaient qu'à peindre un portrait raté - si ce n'est éclaboussé - par des traits jamais très fins. Alors, même si la noirceur de Johnny Cash sied bien à Joaquin Phoenix (*Walk the Line*), que des alternatives narratives furent rapidement trouvées faute de plein (*I'm Not There*), il était une vie romanesque (Initials S.G) dont les magasiniers du cinéma français allaient s'emparer et, malgré quelques efforts consentis, inexorablement rapetisser.

Gainbourg (Vie héroïque) s'ouvre pourtant bien. Un jeune juif à tête de chou se reconnaît sur des affiches où son visage (et profil) sont stigmatisés par l'occupant. Poursuivi par une gueule à l'ombrage monstrueux, le bambin de la rue Chaptal va visiter l'insolente provoc' en arborant fièrement une étoile sur sa poitrine. Défait une première fois dans son dessein d'art majeur (la peinture), Lucien Ginzburg trouve alors réconfort auprès des courbes féminines qu'il aime autant reluquer que déguster. De cette propension à un vice aux faiblesses toutes romantiques, la trouvaille du dessinateur Joann Sfar est de l'incarner sous forme de double maudit aux tentacules grises et crochues. Ça passe lors de la belle séquence d'insomnie (« Non je parle à ma gueule ») mais sa disparition, puis son retour macabre, ne mobiliseront plus qu'un intérêt anecdotique.

Même si les origines sont méconnues et traitées de façon innovante, la suite, tout le monde est capable de la (re)connaître. Là est donc attendu Sfar et son défilé d'acteurs starifiant. Puzzle casse-gueule que l'existence d'un pianiste timide transformé en dandy pygmalion aux rebords des pièges intoxiqués et autres dragues féminines. Tous passeront rapidement sur le podium (Vian, Gréco, Bardot, Gall, Birkin...), et certaines s'en sortiront mieux que d'autres (bizarrement les potiches et planteuses qu'interprètent Forestier et Casta). Mais c'est ici que le bât blesse. Peut-on résumer la vie de Gainsbourg aux femmes qu'il a pris sous son aile et qu'il a intronisé muses de charme ? Évidemment, non. Pourquoi s'offrir un aussi gourmand défilé d'acteurs où les signes d'une actuelle et très massive starification n'ont d'égal que l'absence d'intérêt pour les assonances sexy et les talk-over lascifs du grand Serge ? On peut appeler cela un conte, un zapping comic-strip et faire l'autruche en avouant que ce sont « les mensonges qui intéressent plus que la vérité », mais la vulgarisation du geste gainsbourgien aura un goût amer pour tous ceux qui ont plus d'intimité avec ses volutes pop que l'image d'un papier flambé à la gloire de la télé.

Même si personne ne peut boudier son plaisir à la vue d'un chou se faire шампуинер par Marylou, une main dessiner des tourbillons vaporeux, un bras déshonorer les enfants de la tyrannie, rien ne pourra effacer ces partis pris qui ne participent qu'à gommer le génie artistique du poète et dire l'impossibilité de tutoyer le mythe. Car, tout comme Sfar, chacun a une histoire avec Gainsbourg et *Vie Héroïque* ne pourra ni l'assassiner, ni la ressusciter. Il ne pourra qu'effleurer l'immortelle personnalité du classieux à la manière d'un best-of original, mais forcément réducteur. Ainsi, et sans se faire d'illusion sur les déshonorants biopics, il faudra savourer ailleurs l'étude biographique de Gilles Verlant, ou se perdre à jamais aux bras de Melody.

Romain GENISSEL

LE REFUGE

RÉALISÉ PAR SERGE BROMBERG & RUXANDRA MEDREA
AVEC ISABELLE CARRÉ, LOUIS-RONAN CHOISY,
MELVIL POUPAUD...
1H30 / SORTIE LE 27 JANVIER.

／ ／ ／ ／ ／ ／ ／ ／

Mousse et Louis se réfugient dans la drogue jusqu'au jour où le jeune homme succombe d'une overdose. Enceinte, elle se reclut dans une maison de campagne. Elle tente alors de recréer un cocon auprès de Paul, le frère de Louis, qui vient la rejoindre.

Après avoir osé les fanfreluches dans *Angel* et s'être risqué au genre fantastique dans *Ricky*, François Ozon renoue poliment avec le drame intimiste. *Le Refuge*, son onzième long-métrage en douze ans, épluche les principales préoccupations du réalisateur. L'homosexualité, la mort, la famille désunie sont dépeints avec la même douce économie que dans *Le Temps qui reste*. Tout en retenue, Mousse et Louis n'avaient nul besoin de mots pour se comprendre. À la mort de ce dernier, l'héroïne, peu encline à livrer ses émotions, s'efforce de retrouver cette fusion avec les hommes qu'elle rencontre. François Ozon empoigne une caméra HD et opte pour un cadrage bouleversant de simplicité où il privilégie les gros plans afin de retranscrire au plus près les émotions de chacun. L'interprète de Paul, Louis Ronan-Choisy, acteur néophyte mais musicien reconnu, épouse les désirs du réalisateur en offrant des morceaux qui nous emportent instantanément vers une délicieuse mélancolie. Néanmoins, les vagues sont moins fortes et la mer n'est pas aussi profonde que dans *Sous le sable*. Alors que l'absence de Jean y rythmait l'intrigue, celle de Louis s'effiloche au fil des séquences.



Le tout ne prend pas et *Le Refuge* ne reste alors qu'une belle synthèse de l'univers du cinéaste.

Isabelle Carré, plutôt habituée à camper des personnages fort policés, fait une entrée fracassante dans le panthéon des comédiennes « ozoniennes » avec le rôle de cette jeune femme abrupte totalement dépourvue d'instinct maternel. Dans le ventre rond de Mousse, il reste un peu de Louis. Cette grossesse lui permet juste de ne pas quitter son compagnon trop brutalement. Incarner cette future mère qui ne communique pas avec l'enfant qu'elle porte, s'avère d'autant plus méritant pour l'actrice, enceinte lors du tournage.

Le nouveau-né sera surtout choyé par Paul et son compagnon. Le cinéaste apaise alors les nombreuses inquiétudes d'une société en présentant des personnes avant

tout prêtes à donner de l'affection. *Le Refuge*, pointe aussi l'introspection de Paul. L'homme s'interroge sur ses origines et ses préférences sexuelles. Sa rencontre avec Mousse est sublimée par une émouvante complicité entre les deux acteurs.

Le cinéaste, qui carbure à un film par an, ne prendra pas de vacances en 2010. François Ozon compte réitérer le succès au box-office de *8 Femmes* avec *Potiche*, une nouvelle adaptation d'une pièce de boulevard portée par un casting prestigieux...

Nelly ALLARD

IN THE AIR

RÉALISÉ PAR JASON REITMAN,
AVEC GEORGE CLOONEY, ANNA KENDRICK,
JASON BATEMAN...
1H50 / SORTIE LE 27 JANVIER.

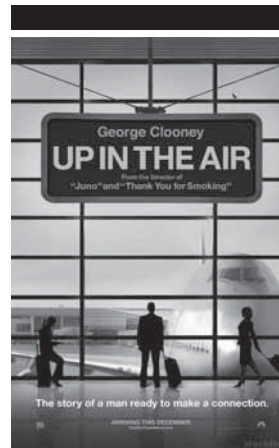
／ ／ ／ ／ ／ ／ ／ ／

Reitman nous avait habitués à côtoyer les frontières de la moralité avec son provoquant *Thank you for smoking*. Au lobbyiste charmeur, *In the Air* substitue le non moins charmeur Ryan, professionnel du licenciement, campé par George Clooney. Cet homme sans attache jouit de son mode de vie singulier : constamment en déplacement, sa vie se résume aux moments passés dans les airs.

Dans son studio, pas de frigidaire, de tracas ou d'adultère, car de femme il n'y en a guère. La faute à Clooney ou pas, on s'attache dès la première minute à ce monstre d'égoïsme qui, en ces temps de crise, représente ni plus ni moins l'incarnation de l'enfer pour le salarié.

Ne serait-ce pas que l'on obtiendrait avec les ignominies du système, finalement ? Le scénario ne nous laisse pas de temps pour l'examen de conscience – ouf. Une jeune nouvelle dans l'entreprise soumet un projet brillant : désormais, les malheureux employés seront licenciés par une voix qui sortira de l'écran – merci les nouvelles technologies. George doit alors redescendre sur terre, ce qui veut dire, affronter les autres...

Le jeu très juste des acteurs principaux sert une mise en scène épurée et efficace, sur une toile de fond aux couleurs ternes. Les choix visuels, depuis les teintes jusqu'aux courbes, élancées, monumentales des aéroports, susurrent l'impersonnalité de la vie de Ryan. Récompensé d'un



“-Tu t'es isolé,
AVEC LA VIE QUE TU MÈNES.
-ISOLÉ ?
JE SUIS ENCLERCLÉ !”

Golden Globe, le scénario, à la manière d'un *Juno*, embrasse avec légèreté des débats sensibles. C'est vers la question des possibles dérives d'une société chaque jour plus technologique que Reitman nous emmène. L'utilisation croissante des nouvelles technologies qui contaminent les sphères dites « humaines » - ne parle-t-on pas de DRH ? - , l'individualisme croissant, le paradoxe d'une société qui assortit chaque communication d'un isolement supplémentaire (“Tu t'es isolé, avec la vie que tu mènes.” Et Ryan de répondre : “Isolé ? Je suis encerclé !”) (espace) ; autant de thèmes qui sont lancés discrètement, amortis par le bruit du décollage et les sourires des hôtesses. C'est là le talent de ce film étiqueté “comédie”, qui se déguste avec plaisir mais nous laisse un léger goût

âpre dans la bouche. Pour ne rien gâcher, les images sont accompagnées d'une sympathique bande originale pop & new age. Bien assis dans nos moelleux fauteuils rouges, on se laisse bercer par ce conte du XXI^e siècle.

L'anecdote veut qu'*In the Air* soit l'adaptation d'une nouvelle américaine (*Up in the Air*) parue en 2001, qui n'avait pas survécu aux attentats du 9/11. Les avions, semble-t-il, ne faisaient plus rêver. Il aura fallu un mage plein de sagesse, Jason Reitman, pour réanimer les mots de Walter Kirm.

Élise LE CORRE



MOTHER
RÉALISÉ PAR BONG JOON-HO,
ÉCRIT PAR PARK EUN-KYO, BONG JOON-HO,
PARK WUN-KYO,
AVEC KIM HYE-JA, WON BIN...
2H09 / SORTIE LE 27 JANVIER.
/ / / / / / / / /

Possessions

Auteur de deux des films les plus marquants de la précédente décennie (*Memories of Murder* et *The Host*) et d'un passable essai sur un des segments de Tokyo, le sud-coréen Boog Joon-ho a une nouvelle fois marqué l'écran de sa griffe avec le superbe *Mother*. Combustion des genres, sous texte politique, grands effets d'irruption, le cinéma de Bong Joon-ho coordonne la grande maîtrise visuelle d'un œil manipulateur à des tracés toujours agités par une furieuse dépense.

Mère courage, Médée (b)ridée subissant son instinct maternel, la vieille dame qui étire une danse primitive sur la musique du générique de *Mother* arbore les contours d'un mythe qui donnera ici dans l'hystérie. Mouvement ample d'une grue qui l'accompagne à mi-parcours dans ces blés soulevés par une force mystique (voir le champ de *Memories of Murder*), le corps trouble de l'actrice du dernier opus de Bong Joon-Ho s'inscrit au cœur d'un environnement balayé par un souffle qui l'identifie d'emblée créature ancestrale. Moteur de la fiction contaminée en son sein par le virus génital, l'énergie monstrueuse de Kim Hye-ja se rapporte donc au fruit de ses entrailles et s'origine au centre de l'horrible passion qu'elle éprouve envers celui dont elle ne peut s'absenter, son fils Won Bin.

Idiot-bête coiffé d'une visière qui le rend en tout point aveugle, la progéniture ratée de la Mère se télescope bien avec le trisomique de *Memories of Murder*, victime lui aussi d'un système policier toujours loin d'être brillant. Et l'histoire de *Mother* tournera autour d'une scène et d'un cut à couper le souffle dont les manques intrigueront, resurgiront ; Hautement dégradé par l'alcool, Do Joon s'en prend un soir à une jeune fille retrouvée morte le lendemain. Il signera à l'encre indélébile sa culpabilité alors que sa sourde de mère investira tous les champs, remuera ciel et terre, pour masquer puis effacer les traces du passage de son rejeton.



Scénario travaillé par des surgissements, d'incessants bonds que l'on ne nous laisse pas digérer, l'ample circulation de *Mother* échappe aux sentiers logiques et nous saisit, sans nous perdre, par les troubles incomplétudes qu'il distille. Retour sur une scène dont la résolution nous est enlevée puis redonnée à voir, sauts entre humour grotesque et tensions précipités, l'indomptable étrangeté des comportements du cinéma de Bong Joon-ho s'expose sur le corps des acteurs et la morphologie affectée du film. Artificier des genres, le prodige Bong Joon-ho dézingue les agents du pouvoir d'un côté et s'emploie à traduire l'obsession d'une ogresse prête à perdre et faire couler le sang pour couvrir son fœtus d'une maladie qui la ronge et pourrie la société toute entière.

Fureur secrète et possession mystique (voir les brillantes scènes de télépathie) impriment donc les jeux d'échelles et le montage explosif, forcément accrocheur de Bong Joon-hoo. A voir la cupidité des personnages extérieurs à la micro-cellule familiale, le sud coréen pourrait faire état d'un monde où l'égarement amoureux n'a pas son pareil et semble finalement touché par ce qui dans la représentation échappe à l'impureté. Mais, alors que l'ultime et fabuleux plan de *Mother* vient traduire les simulacres d'une communauté rendue à sa névrose mécanique, il semble en dernière instance rehausser les enjeux d'une passion ; aussi monstrueuse et inconcevable soit-elle. Quelles sont les limites de l'amour maternel ? Quelle dépense engager lorsque la cruauté corrompt toutes les branches d'une société ? Préservant sa force digressive, lâchant un peu la veine second degré pour y injecter le poids du mélodrame, Bong Joon-hoo cimente ses prouesses narratives et solidifie son talent de grand imagier pour enfanter d'un très excitant chef-d'œuvre. ●

Romain GENISSEL

SHERLOCK HOLMES

RÉALISÉ PAR GUY RITCHIE,
AVEC ROBERT DOWNEY JR, JUDE LAW,
MARTIN STRONG...
2H08 / SORTIE LE 3 FÉVRIER.
/ / / / / / / / /

Le célèbre enquêteur Sherlock Holmes, épaulé par son fidèle compagnon le Dr Watson, peut se féliciter d'avoir mis aux fers un dangereux criminel. Mais les réjouissances sont de courte durée, car le Lord démoniaque revient faire du grabuge depuis les morts. En plus de voir son fameux sens de la logique défié par de vilaines rumeurs de magie noire, Holmes se voit plus ou moins dépourvu de son meilleur atout, en la personne du nouvellement fiancé Watson, désormais retenu par cet objet infernal que représente la femme.

Son divorce d'avec Madonna aurait-il branché Guy Ritchie sur un voltage encore plus élevé que de coutume ? La mise en scène et le montage agités de son dernier film deviennent presque irritants, à force d'effets. Dans cet opus très second degré, le cinéaste entend en effet moderniser le mythe Sherlock Holmes, à grand renfort de scènes de combat hyper maniéristes, filmées... à la *Matrix*...



On appréciera cependant la belle reconstitution (bien que très souvent très stylisée et anachronique) du Londres de la fin du XIX^e siècle, depuis la mesure grouillante d'un apothicaire de fortune jusqu'aux docks et à la Chambre des Lords, en passant par de magnifiques vues sur le port à l'aspect de peintures romantiques (merci à l'ère du numérique).

À noter également le sens aigu de l'ironie et de l'autodérision chez Robert Downey Jr, qui cabotine à tous les coins de scène, offrant une interprétation de Sherlock toute en légèreté et bobine ahurie... Hilarant donc, aux côtés du très complice Jude Law, grîmé pour sa part en la personne du moustachu Watson. ●

Judith ARAZI

LOVELY BONES

RÉALISÉ PAR PETER JACKSON,
D'APRÈS « LA NOSTALGIE DE L'ANGE »
D'ALICE SEBOLD,
AVEC SAOIRSE RONAN, MARK WAHLBERG,
RACHEL WEISZ, STANLEY TUCCI...
2H15 / SORTIE LE 10 FÉVRIER.
/ / / / / / / / /

Susie Salmon, comme le saumon. C'est ainsi que la narratrice, héroïne du best-seller d'Alice Sebold, introduit son récit depuis l'au-delà. S'il y a là un quelconque symbolisme, une métaphore ou même une boutade, qu'on me l'explique ; ma dubitation face à une telle assertion m'a peut-être privée d'un spectre de références qui aurait rendu le visionnage plus agréable ou moins tortueux.

Sebold, pourtant, s'évitait la douloureuse comparaison avec pléthore d'auteurs cantonnés aux romans de plage . Sa « Nostalgie de l'ange », riche en sa matière, provoquait les sensations, toutes diverses et contradictoires qu'elles sont, frappait par l'originalité de son point de vue. Alors que Peter Jackson se soit égaré entre hobbits alcooliques et extraterrestres requin-marteaux, on comprend bien ; qu'il ne sache plus donner de l'épaisseur à un récit ni une direction correcte à des acteurs, c'est tout de suite moins limpide. Adaptation honorable du point de vue de la structure : on retrouve un équilibre certain dans le va-et-vient entre le monde des vivants (quoique vu l'état de Susan Sarandon, on émet une réserve compatissante) et l'au-delà, tandis que la cadence impeccable de ce drame fantastique (et pas l'inverse) nous maintient dans un suspense assez délicieux. Pourquoi alors s'abîmer dans une mise en scène convenue où la palette de jeu des acteurs semble restreinte par un cahier des charges tire-larmes et des effets spéciaux à la polychromie déviante ?

Au-delà d'une performance de comédiens à la retenue parfois frustrante et à l'explosion de bons sentiments franchement infâme, il règne dans ce film une espèce de fausse innocence bringuebalée par une photographie pas assez crade, des dialogues d'un pathos encore inexploré et une représentation du paradis singulièrement outrancière. À ce prix-là, offrez-vous un film yankee qui s'assume, courez voir *Bliss*. ●

Laura PERTUY



I LOVE YOU PHILIP MORRIS

RÉALISÉ PAR GLENN FICARRA & JOHN REQUA, AVEC JIM CARREY, EWAN MCGREGOR, LESLIE MANN... 1H36 / SORTIE LE 10 FÉVRIER.



Ca commence comme une jolie petite carte postale d'une Amérique édulcorée, hérissée de morale conformiste et de travers déjà bien émoussés. Steven Russell, zappeur caméléon de ce rodéo survolté, vient décrire les mécanismes de sa vie que l'on découvre brimée, arrêtée en plein envol par une arborescence réprouvée et des tendances sexuelles peu populaires. Suite à un accident, il se lance dans la re-fonte de son existence...

À peine remis des facéties et autres grimaces ubuesques de Jim Carrey dans *Yes Man*, nous revoilà en présence du trublion le plus fragile du cinéma qui s'emporte ici dans une critique équivoque des mœurs yankees. Succession de plans rongés par la saccharose, assise du spectateur dans un univers tour à tour saturé d'une aisance financière écœurante et d'un réalisme embryonnaire, *I love you Philip Morris* s'embourbe dans des figures narratives un peu trop rôdées pour émouvoir; d'autant plus qu'il est malheureusement encore périlleux de dépeindre une histoire d'amour entre deux personnes du même sexe.

Glenn Ficarra et John Requa, célébrés (ou pas) pour leur travail sur une pléiade de films canins et autres comédies de deuxième zone, nous entraînent dans une réflexion somme toute assez convenue de l'Amérique puritaine avec force gags et cadres ultra-travaillés. Ce souci presque maladif de l'image complété d'un contrôle total de la mise en scène évitent toute poésie à ce film étrange, parcouru d'obscurité dans sa volonté d'éclat. Si le personnage campé par Jim Carrey est parfois animé par une certaine vérité, fruit d'une dynamique de mensonges, la romance qu'il tente de déployer avec Philip (Ewan McGregor) ne parvient pas à échapper aux lieux communs qu'elle tente justement de détourner.

Là où l'on pouvait espérer un certain relief, miroir d'une nation aux prises avec de sempiternelles questions d'identité, de religion et de sexualité, *I love you Philip Morris* tombe dans une facilité pénible, décevante après un démarrage en trombe, promesse d'un plaidoyer faussement corrosif. Seul arrimage aimable de cette production bessonnienne, la propension fulgurante de Jim Carrey à transcender n'importe lequel de ses personnages, les retranchant aux confins de la 3D (inutile ici de chausser des lunettes pour trouver de la profondeur à un jeu d'acteur). Face à la fadeur d'un McGregor étonnement las, Carrey trimbale la batterie de personnalités et d'émotions dont les rigueurs d'un scénario peu enthousiaste le prive, et trace brillamment la marge qui se dresse entre drame et comédie, synapse essentielle d'une nature humaine déjà minutieusement démantelée dans *Man on the Moon*.

Laura PERTUY



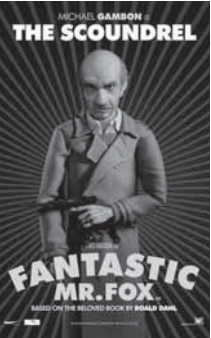
FANTASTIC MR FOX

TIRÉ DU LIVRE DE ROALD DAHL, RÉALISÉ PAR WES ANDERSON, AVEC LES VOIX US DE JASON SCHWARTZMAN, GEORGE CLOONEY, BILL MURRAY, OWEN WILSON, MERYL STREEP... 1H28 / SORTIE LE 17 FÉVRIER.

Regarder un film de ce génie indépendant reviendrait presque à ouvrir un livre de Roald Dahl : on a l'impression de plonger dans un univers unique peuplé de personnages hauts en couleurs, la sensation d'avoir déjà rêvé ce retour à l'enfance et le sentiment frustrant de ne pas faire partie de ce monde. Si le film d'animation se veut une œuvre à part entière de la filmographie du réalisateur, on ne peut s'empêcher de penser qu'il revient toujours nous posséder par ses motifs privilégiés. Ainsi, au fil des chapitres, Anderson dévoile tout son art de la dérision lorsqu'il est question de famille et d'amitié.

À une époque fantasmée, Wes Anderson et Roald Dahl auraient pu être de très bons copains. *Fantastic Mr Fox* représente peut-être l'adaptation cinématographique la plus fidèle à l'univers loufoque de l'écrivain déjanté. Déjà dans *The Royal Tenenbaums*, le réalisateur avait entrepris de filmer un conte, d'explorer un espace-temps différent, d'illustrer un livre sur pellicule. Les deux prodiges ont ceci en commun qu'ils reviennent toujours à l'enfance, comme si toute l'essence de la vie se concentrait dans ses balbutiements.

Ash (Jason Schwartzman), renardeau de Mr Fox, fait certainement écho à Max (*Rushmore*) ou à Jack Whitman (*The Darjeeling Limited*). Puéril, jaloux et orgueilleux comme un gamin, on rit dès la première apparition de ce jeune fan de comics et de trains qui rêve de la reconnaissance paternelle. Jalouser son cousin (Eric Anderson), enrager face à sa propre faiblesse, refuser l'obéis-



sance, être sûr de lui tout en restant fragile, Ash est sans nul doute le personnage le plus attachant de l'histoire de l'animation.

Wes Anderson s'entoure à nouveau de ses amis acteurs et distribue parfaitement les rôles. Badger est un blaireau aussi classe que Bill Murray, Owen Wilson campe le coach Skip plus motivé que motivant et lorsque l'on découvre le nom de Willem Dafoe au générique dans le rôle de Rat, on ne peut s'empêcher d'avouer que le rôle lui va monstrueusement bien. Anderson a même pensé à son petit frère, Eric Anderson, pour doubler Kristofferson, renard courtois (religion : yoga) et rival d'Ash. Cette compétition (qui serait inspirée de l'opposition entre le réalisateur même et son grand frère), fil rouge de toute la filmographie d'Anderson, donne lieu aux railleries les plus sarcastiques du réalisateur, amplifiées par la couleur burlesque du film. Un clin d'œil à *Citizen Kane*, lorsque Beans, arnaqué par les renards, saccage la cuisine, illustre la veine comique de *Fantastic Mr Fox*.

Avec ce cinquième film, Wes Anderson marque de plus en plus sa place de choix dans le cinéma indépendant. C'est avec soulagement qu'on apprend que le décevant Henry Selick (*Coraline*) s'est retiré du projet, laissant la direction de la photographie au très talentueux Tristan Oliver (co- caméraman de *Chicken Run* et



SHUTTER ISLAND

RÉALISÉ PAR MARTIN SCORSESE, AVEC LEONARDO DICAPRIO, MARK RUFFALO, BEN KINGSLEY... / SORTIE LE 24 FÉVRIER.



Wallace & Gromit). Oliver se fait partisan de l'animation artisanale, contrairement aux grandes industries Pixar.

Ainsi, le zélé *Fantastic Mr Fox* est un film d'animation qui préfère le long fleuve tranquille du home-made à la grande vague numérique contemporaine. Si son film prend de l'envergure lorsqu'Alexandre Desplat signe la musique, le réalisateur ne manque pas d'y ajouter ses groupes favoris (The Beach Boys et The Rolling Stones entre autres) – sans oublier la participation de Jarvis Cocker.

Le réalisateur offre une parenthèse spontanée et émouvante d'un monde animal pas si éloigné du nôtre ; on suit les détours et les retours de ce *Fantastic Mr Fox* avec une attraction naïve. Ce renard amateur de cidre frais, cloné par la voix de George (*Who Else ?*) séduit en un coup de patte – si j'ose dire. Troquer son sens de l'humour unique n'est pas au programme de Wes Anderson, et c'est tant mieux.

Roseline TRAN

BABEL N'A MALHEUREUSEMENT PAS PU VOIR *SHUTTER ISLAND* À TEMPS POUR VOUS EN PARLER. NOUS NOUS SOMMES DONC PERMIS D'IMAGINER UNE DISCUSSION AVEC LE « DÉBIT MITRAILLETTE » DE MARTIN EN GUISE D'IDÉALE SUBSTITUTION.

Babel : Bonjour Martin, comment allez vous ?

Martin Scorsese : Bien. Paris est toujours une ville formidable. Elle a gardé cette pureté que New York a perdu. J'aime bien me retrouver ici et sentir la passion cinéphilique bien vivante.

Babel : Vous avez rencontré des problèmes avec la Paramount pour la sortie de *Shutter Island* ?

M. S : Effectivement. La sortie a été repoussée de quatre mois par les dirigeants des studios. Ce qui nous a directement éliminés pour la course aux Oscars. Vous savez, il est de plus en plus difficile de travailler avec les studios. Le patron de Paramount parle d'une conséquence de la crise économique mais cela fait déjà des années que l'on me met des bâtons dans les roues. *Gangs of New York*, *Les Infiltrés*, ils ne m'ont jamais rendu la tâche facile...

Babel : Que pensez vous alors de la trajectoire de Coppola qui tourne en indépendant depuis quelques années ?

M. S : Francis me surprendra toujours. Il n'a jamais aimé qu'on lui donne des ordres. Il s'est toujours battu pour mener à terme ses projets les plus déliants. Grâce à l'argent qu'il gagne autrement, il peut vraiment faire ce qui lui plaît. Ma situation est plus compliquée. J'ai toujours travaillé avec des genres qui font encore recette. C'est une question de survie et mon appétit à réaliser des films passera toujours avant. Comme disent les Stones, *The show must go on !*

Babel : Qu'en est-il alors de tous vos projets ?

M. S : J'ai pris énormément de plaisir à réaliser pour HBO la série *Boardwalk Empire* qui sort en septembre 2010. J'ai des projets concernant des biopics sur Georges Harrison, Frank Sinatra... J'ai produit aussi le prochain film de Jean-Marc Vallée (réalisateur de *Crazy*) et qui est un film à costumes. Mais c'est avec Paul Thomas (Anderson) qu'on se démène pour aider mon ami Monte Hellman à réaliser son western *Desperadoes*. Il y a bien aussi un projet documentaire sur l'industrie du disque que je veux tourner avec Mick (Jagger) mais celui-là, pour l'avoir au téléphone...

Babel : De bons films vus dernièrement ?

M. S : James Gray a énormément de talent. J'étais d'ailleurs honoré que *Two Lovers* s'inspire de mon film *Le temps de l'innocence*. Sinon je me renseigne un peu quand j'invite tous les réalisateurs new yorkais à venir dans mon *shelter*, histoire de voir mon dernier film. Spike (Lee), Jim (Jarmusch) et Paul Thomas m'aident à m'y retrouver. Je leur rends la monnaie en leur consacrant des films plus classiques, tels mouvements de caméra... Ca fonctionne comme une petite famille vous savez.

Babel : Merci Marty, longue route à vous.

Propos recueillis par R.G



LIBERTÉ

RÉALISÉ PAR TONY GATLIF,
AVEC MARC LAVOINE, MARIE-JOSÉE CROZE, JAMES THIÉRÉE...
1H51 / SORTIE LE 24 FÉVRIER.

/ / / / / / / / /

300 000 hommes exterminés sur environ deux millions vivant en Europe avant la guerre, dur bilan constaté au lendemain du Samudaripen, terme désignant le génocide des tziganes par les nazis durant la Seconde Guerre Mondiale.

Liberté est inspiré d'une histoire vraie, celle de la vie tragique d'un dénommé Tolloche. Ce dernier, sauvé de justesse d'un camp grâce à l'achat d'une maison, ne parvint jamais à se faire à la sédentarité, redevint nomade et fut de nouveau arrêté par les autorités, définitivement cette fois-ci.

Le long travail de documentation réalisé en amont, le poids du passé et surtout la portée funeste et déchirante du destin de ces hommes auraient pu édifier un film haut en couleurs. Las, il ne l'est guère que grâce aux crépitements des robes gitanes, de leurs feux de bois et de leur chaleureuse musique (c'est d'ailleurs Catherine Ringer, ex-membre des Rita Mitsouko, qui interprète le chant final de sa voix inimitable et vibratile, remuant le spectateur tout entier).

Les images sont certes d'une beauté photographique, mais l'ensemble souffre de désincarnation. L'on assiste, impuissant, à un film digne d'un feuilleton télévisé, tant au niveau des dialogues aussi futiles qu'inutiles, qu'à celui de l'évolution de leur psychologie, peu creusée, voire quasi-nulle. Si le cœur y est, l'âme, elle, se fait spectrale, tandis que le spectateur réclame une émotion qui n'affleure pas, à la lisière des chemins et des pas.

Côté interprétation, celle des deux entités du village, à savoir le maire et l'institutrice, par Marc Lavoine et Marie-Josée Croze, semble bien insipide lorsque, sur l'autre bord de la rive, jaillit le génie de James Thiérée, extraordinaire de vérité et d'audace dans son rôle d'authentique tzigane.

Crève-cœur pour les fins connaisseurs de films gitans, celui-ci est à éviter à tout prix, sous peine de désenchantement imminent.●

Laure GIROIR



EASTERN PLAYS

RÉALISÉ KAMEN KALEV,
AVEC CHRISTO CHRISTOV, OVANES TOROSIAN, SAADET ISIL AKSOY...
SORTIE LE 10 MARS.

/ / / / / / / / /

BESOIN DE TROUVER UNE VÉRITÉ ET D'Y CROIRE

Eastern Plays, le premier long-métrage de Kamen Kalev, raconte l'histoire de Christo. Jeune messie déchu, paumé dans la confusion générale, Christo cherche le salut dans un monde violent en perte d'amour et de repères. Il traîne sa silhouette déguingandée, abimée par la misère et la drogue, dans les rues de Sofia. Avançant de bière en bière, il cherche la paix dans l'art. Il aimerait aimer tous les êtres humains, échapper à son environnement et ses démons. Ses amis l'appellent Itso.

Grâce à un chemin parsemé de rencontres fortuites, Itso veut y croire à nouveau. Son histoire progresse non sans à-coups. Elle provoque un sentiment d'inquiétude et de bienveillance que seul un ami ou un parent proche peut vous extirper du cœur. On veut croire avec lui aux possibilités qu'offre le regard bleu azur de la belle Isil. On partage ses désillusions et ses douleurs. Sur les terrains vagues en chantier, pour ne pas voir le béton qui s'érige, on tourne avec lui le regard vers le soleil qui se couche. Comme une promesse de sérénité et d'amour.

Christo Christov, jouant son propre rôle, est mort avant la fin du tournage. Son interprétation porte le film à un humanisme rarement atteint au cinéma. La complexité de sa situation et de ses tourments personnels est profonde. De ce cas particulier Kamen Kalev a réussi à ériger une histoire universelle qui vous serre la gorge d'espoir et de compréhension.●

Sophie BOYENS



LA RÉDACTION DE BABEL MAGAZINE CINÉMA À HAUT VOLTAGE RECRUTE

WEBMASTERS



CHRONIQUEURS CINÉPHILES
ET CULTUROPHAGES



DESSINATEURS



GRAPHISTES

INTÉRESSÉS ?

Envoyez vos échantillons à :
polepresse.cinesept@gmail.com

Bimestriel distribué à Paris VII, Paris III
et dans tous les bons cinés indés de Paris
www.babelmag.free.fr



my swinging Wes ANDERSON



Un film de Wes Anderson sans musique, c'est comme Serge Gainsbourg sans cigarette au bec, cela n'existe pas. Qui rendrait le Bill Murray de la noyade post-rupture de *Rushmore* aussi pathétique si ce n'est *The Kinks* ? Comment Jason Schwartzman aurait séduit Natalie Portman avec une simple vue parisienne de *L'Hôtel Cbevalier* ? Le « Where do you go to my lovely ? » de Peter Sarstedt les a définitivement consumés. Sans oublier que *La vie aquatique* ne serait qu'hermétique sans une bonne reprise de David Bowie et qu'il faut avoir la trempe indépendante d'un Mark Mothersbaugh (Devo) pour ponctuer l'univers unique de Wes Anderson. On imagine bien ce dandy calme inventer une machine à remonter le temps pour vivre dans les sixties ou tenir une boutique de musique indépendante à Saint-Michel. Suivons les cours du musicologue Anderson et sortons les vinyles.

Le générique qui introduit *Rushmore* est peut être l'une des meilleurs scènes d'ouverture du cinéma actuel. Monté parfaitement pour exprimer l'enthousiasme de Max Fischer (Jason Schwartzman) pour les activités extra-culturelles et non-conformistes de *Rushmore*, le générique divulgue l'ingrédient secret de la recette Anderson : qui dit « récit », dit « musique ». The Creation, ancien groupe de John Dalton -le bassiste des Kinks-, le confirme : « Making Time » souligne furieusement la désobéissance de Fischer. « Tellin' lies/closing your eyes/making more excuses », tel est le credo de *Rushmore*. Le film, terriblement sincère et sophistiqué, se fait le reflet de la culture Mod du réalisateur. D'une part, Anderson utilise les groupes fétiches des Modernistes – The Creation, The Kinks, The Who... D'autre part, le maître adopte toute l'esthétique et la philosophie de cette sous-culture londonienne: Max Fisher, double du réalisateur, qui se distingue de la masse par son look so british, ne se fait pas prier lorsqu'il s'agit de danser avec sa muse, sur un rock électrisant très sixties.

Wes Anderson, réalisateur autodidacte, exécute un brillant bras d'honneur aux institutions universitaires, d'autant plus jouissif lorsque l'immortel « Oh Yoko » de John Lennon l'accompagne. Son comparse, Cat Stevens, renchérit sur la bonne humeur générale du film en chantant « Here comes my baby ». De plus, Mark Mothersbaugh délaisse ses Trekkies de Devo pour agrémenter à coups de cymbales (« Piranhas are a very tricky species ») et de guitares pincées (« Sharp Little Guy ») toute intervention espiègle de Max Fisher. Loin d'un Yann Tiersen tendancieux ou d'un Danny Elfman trop politiquement correct, Mothersbaugh a inventé pour Anderson ce qu'il conviendrait d'appeler une « musique cordiale » en harmonie avec l'humour sarcastique et l'univers enchanté du réalisateur.

Le film s'achève - et le rideau se ferme - sur une danse en slow-motion, où le très pop et jouissif « Ooh La La » des Faces ne résonne jamais assez longtemps, et vous laisse, comme après chaque Wes Anderson, avec un étrange sentiment de joie et de tristesse mêlées. Anderson a donc le don, à la fois merveilleux et dépressif, de cacher derrière une musique euphorisante et candide une nostalgie indicible. Chacun de ses films passe trop vite - comme une chanson des Kinks - et ce qui reste, bizarrement, est une impression terrible de s'être perdu chez un alchimiste de la mélodie, un mélomane de génie.

On retrouve dans son troisième long métrage, *The Royal Tenenbaums*, les scènes musicales les plus poignantes de son cinéma. Si le film, par sa photographie enluminée, fait penser à un conte de Roald Dahl illustré par Quentin Blake, *The Royal Tenenbaums* sature de petites exclusions et de grands désespoirs. Ce n'est pas par hasard que le prêcheur Bob

“ANDERSON A LE DON,
À LA FOIS MERVEILLEUX ET DÉPRESSIF, DE CACHER DERRIÈRE
UNE MUSIQUE EUPHORISANTE ET CANDIDE
UNE NOSTALGIE INDICIBLE.”



[De haut en bas]
• LA FAMILLE TENENBAUMS
• RUSHMORE
• DARJEELING LIMITED
• LA VIE AQUATIQUE



Dylan, qui ferait pleurer un neurasthénique, souligne la décomposition de la famille Tenenbaum. Ce n'est pas par erreur que *The Velvet Underground*, mené par Lou Reed - Iggy Pop en moins agressif – enveloppe d'une ballade la féerie andersonienne avec « Stephanie Says ». Le slow motion musical désormais culte de Wes Anderson déroule lentement le fil d'une émotion, ralentit un coup de foudre. Nico, quasi alter ego de Margot Tenenbaum, de sa voix grave et profonde, pourrait creuser notre tombe en chantant « These Days ». Wes Anderson électrocute avec délicatesse – en musique ; cette vision mirage de Gwyneth Paltrow, en manteau de fourrure, les yeux forcés d'un eyeliner qui lui colle un air triste permanent, descendant du bus au ralenti, s'imprime sur la rétine et séduit le spectateur jusqu'au bouleversement.

The Royal Tenenbaums regorge d'une autre scène musicale rare ; la tentative de suicide de Richie (Luke Wilson) sur fond d'Elliot Smith, (triste préméditation de la mort d'un des plus grands chanteurs folk de notre génération) rappelle que les films de Wes Anderson sont toujours teintés d'une mélancolie noire que la musique vient édulcorer. Le pimpant « Police & Thieves » (Oh Yeah !) des Clash, la pop grisante de Paul Simon, sans oublier Mothersbaugh qui signe en cinquante secondes « I always wanted to be a Tenenbaum » illuminent ces personnages reliés par le sang mais totalement perdus, comme si la musique était au service de la fraternité et de la camaraderie. Esthète absolu, Anderson saupoudre ses films de charmes et de vertiges musicaux in-

“UN MÉLOMANE DE GÉNIE.”

définissables. Plus qu'un simple effet clipesque artificiel, la musique chez Wes Anderson se fait le reflet des affects de tous ses personnages. Syndrome de Peter Pan ou non, les enfants de Wes l'enchanteur ne parviennent pas à grandir et se protègent grâce à la musique, face à un monde devenu trop mature : Margot se retire dans la tente de Richie Tenenbaum en écoutant sur vinyle « She smiled sweetly » des Rolling Stones, Bill Murray et Jason Schwartzman se déclarent une lutte entre garnements sur le leitmotiv « A quick one while he's away » des Who et la dislocation adolescente des frères Whitman prend tout son sens lorsque « Strangers » des Kinks se grave sur la pellicule.

Pour le *Darjeeling Limited*, Wes Anderson semble toujours piquer les meilleures chansons de sa discothèque en intégrant non seulement le génial Satyajit Ray, réalisateur et compositeur indien, mais aussi ces fameux Rolling Stones. Lorsque le frissonnant « Play with fire » passe sur les regards rougis d'Angelica Huston, d'Owen Wilson et de Jason Schwartzman - et surtout sur Adrien Brody - et sa mine de clown triste en gros plan, quelque chose d'ineffable se déroule et heurte. Un ange mélodieux frappe.

Le réalisateur laisse le mot de la fin à Joe Dassin, ce qui procure un sentiment patriotique innocent... Dépoussiérer une chanson vieille de 40 ans, faire du neuf avec du vieux, Wes Anderson est définitivement le plus grand magicien de ce siècle.

Roseline TRAN

DU
BLINDÉS

RÉALISÉ PAR NIMROD ANTAL
AVEC MATT DILLON, COLUMBUS SHORT,
JEAN RENO...
1H28 / SORTIE LE 13 JANVIER.

Quand l'ouvreur nous annonce que « Non la salle n'est pas blindée », nos regards complices naviguent entre soulagement (pour les autres) et anxiété (pour nous-mêmes). Et si cette chronique se veut le miroir d'une certaine culture biologique du navet, il ne faisait aucun doute que la vision de *Blindés* ne laissait présager qu'une heure et demie de désespoir (presque) assumée. Même s'il faut préciser que notre élan sacrificiel pouvait cacher une sorte de pépite matrielle (entendre mauvaises herbes) à cette définition (navet) que l'on tente (encore et malgré nous) de cultiver.

Y'a pas de méchant, y'a que des gentils...

Avec son casting imparable puisé dans le tout venant de la série US, *Blindés* se mesure à la présence du plus grand (en taille) et du moins brillant (en jeu, en esprit) des acteurs de notre chère patrie (Jean Reno). Produit couillu où l'on peut voir Laurence Fishburne admirer et lustrer une carabine à l'endroit de son entrejambe, *Blindés* s'honore du label « film de braquage » et libère des salves de testostérone à tout bout de plans. Film de mecs qui en ont (et ne s'en cachent pas), ce film d'action pure semence met en scène un jeune vétéran de l'Irak coupable d'avoir pulvérisé du turban et victime de la mort de ses deux parents. Alors, quand ses collègues convoyeurs de fond lui vendent le plus gros casse de l'univers, bah, le jeune Black croulant sous les factures sait « pas faire quoi ».

Porté par des basses mastodontes interrogeant la carrosserie huilée d'hummer, le film (en V.F) propose avant tout de surprenants et néandertaliens dialogues qui vont du très étiré « Meeeeerrrrrrrrrrrrrde » à un plus aérien « Ta guueeeeeeeeeuuuuuuule ». Dialogues paradisiaques donc et réduits à l'essentiel pour mieux laisser courir d'improbables pics de tension que le lardon derrière l'objectif tente, tant bien que mal, d'écheveler. Alors que le vétéran a sauvé l'honneur de la bannière étoilée, la pirouette finale (« Bon on rentre ? – Ouaaaaaiiii ») nous laisse pantois et éclaire notre réalité sous une lumière nouvelle. Et si l'on a pu lire un jour que *Miami Vice* représentait « la modernité en action », il ne faudra pas une minute de projection pour saisir que *Blindés* a poussé très haut le curseur de la catégorie « Préhistoire de l'action ».

A noter aussi qu'aucune femme n'apparaît au générique de *Blindés*... Mesdames, la dernière morale de ce faiseur d'images est à chercher ici. En tout cas *Blindés* représente le plus grand braquage de cinéma qui n'ait jamais été commis. On n'en attendait pas tant puisqu'étrangement, on en a eu pour notre argent... ●

Romain GENISSEL

Master Class d'Isabelle Huppert



Le Forum des Images nous aura gâté en cette fin d'année 2009 ! Après Audiard et Coppola, c'est au tour d'Isabelle Huppert de se prêter au jeu de la Master Class. Sous les yeux admiratifs du public, elle répond aux questions de Pascal Mérigeau, commente des extraits, dont un inédit du prochain film de Claire Denis dans lequel elle jouera le personnage principal.

Isabelle Huppert paraîtrait parfaitement naturelle s'il n'y avait de temps à autre un croisement de jambes, une mèche de cheveux rajustée au millimètre près qui titillent notre attention. Elle semble en fait aussi naturelle dans ses films que dans la réalité, ce qui est plutôt troublant... Qui est l'actrice, qui est la femme ? Pour elle, quand on joue la comédie on est avant tout soi-même, et non un personnage. C'est en effet ce qui transparaît lorsque l'on a en face de soi Huppert sur grand écran à côté d' Huppert en chair et en os.

Et puis il y a cette attitude, « froide » dit-on. Droite, c'est-sûr, à la limite du rigide parfois. Mais cela n'a rien d'hautain ni d'hostile de quelque manière que ce soit. Elle choisit ses mots avec soin, contrôle son image de toute évidence. On distingue chez elle un soupçon d'égoïsme inhérent au métier d'actrice mais assumé, et qui n'a rien de m'as-tu-vu. Elle tient la bride aussi bien à son esprit qu'à son apparence et il lui arrive de revenir sur ce qu'elle a dit en expliquant qu'elle s'était surestimée un moment (« En fait, je n'y connais presque rien au rythme. Je ne sais même pas pourquoi je vous parle de ça »). Que cela soit en tant qu'actrice face à la caméra ou en tant que femme face à un public, le contrôle est mis au service de la sincérité, de la franchise digne. Elle est exigeante

pour ses rôles, ne veut pas se retrouver dans l'ombre d'un acteur, mais ce n'est pas par mégalomanie. Pas de caprice de star ici, Isabelle Huppert tient simplement à garder son intégrité. Elle explique par exemple qu'elle n'a pas voulu jouer *Funny Games* par peur d'un rôle qui l'aurait placée en position d'« objet du cinéaste. »

Elle admet pourtant apprécier lorsque la confiance est tellement établie avec le réalisateur qu'elle peut se laisser aller, lorsque les liens avec un metteur en scène deviennent tellement forts qu'un courant continu passe entre les deux. Dans ces moments, les prises n'ont alors plus besoin d'être expliquées pour que l'actrice comprenne exactement l'intention de mise en scène (ce que Chabrol déclarait lui-même de sa relation avec Isabelle Huppert). Certains instants de spontanéité, d'intuition lors d'un jeu plus improvisé, plus libre, lui procurent une expérience unique. Elle peut y développer un jeu plus intéressant, « entre contrôle et inconscience ». Une situation comparée à l'ivresse: elle y retrouve une impression de toute-puissance, tout en étant bercée par une sorte d'instance supérieure qui se traduit directement par les gestes et les mots sans que la réflexion ne s'en mêle. En situation de tournage, c'est l'intuition, émanant du talent de l'actrice, qui la guide inconsciemment. Là aussi, ce n'est pour elle qu'un autre moyen pour d'atteindre la sincérité, la vérité totale de l'être, dévoilée par le biais du personnage.

Une rencontre avec cette très grande actrice ne peut être qu'enrichissante. Isabelle Huppert constitue la preuve parfaite d'une actrice qui doit la majeure partie de son talent à son intelligence du cinéma. ●

Théo SEMET

DOSSIER

FRANCIS
FORD COPPOLA

Dossier réalisé par Sophie BOYENS, Romain GENISSEL et Magdalena KRZACZYNSKI

Maestro accompli, chef d'orchestre exécutant son art en virtuose, Francis FORD COPPOLA incarne une forme de cinéma toujours tirée vers le haut. Auteur d'une trilogie hautement respectable, d'un spectacle jouissif au cœur des ténèbres, l'italo-américain nous revient avec son flamboyant *Tetro* pour conquérir l'affiche et obtenir une quasi-unanimité critique. Démonstration de force d'un récit dont les lignes narratives sont aussi surprenantes que la direction d'acteur, *Tetro* en appelle au pouvoir des anciens et dégage un charme esthétique que le retors (et empoisonné) *L'homme sans âge* ne pouvait offrir. Outre un long focus sur *Tetro*, Babel est allé boire les paroles du sage (Master Class) et s'est confronté à un de ses films les plus marquants (*Conversation Secrète*). Et si l'actualité se veut filante et insaisissable, c'est que Babel ne s'est peut-être pas encore remis du passage, sur nos écrans, de ce grand Monsieur.

PAPA
CINEMA

11 novembre 2009. Un gros monsieur barbu à l'allure débonnaire entre et s'installe à la place qui lui est jalousement réservée. C'est la visite du Père Noël avant Noël, c'est la présence chaleureuse et imposante du chef de famille autour du repas dominical, c'est le grand Schtroumpf, le papy dont vous avez toujours rêvé... Francis Ford Coppola est à Paris.

S'adaptant à l'envergure du cinéaste, le Forum des Images prend ce jour-là les accents d'un « Inside the Actors' Studio » à la française. Après la projection d'un montage impressionnant d'extraits de ses films et imposant son rythme tranquille à l'interview, le maître abreuve les quelques privilégiés présents d'histoires et de conseils. Les informations, pourtant déjà vues et revues par les ouvrages qui lui sont consacrés, prennent dans sa bouche une toute autre valeur.

« Steal from the best ! ». L'art copie l'art, clame l'homme aux 2 Palmes et 5 Oscars qui refait le compte de ses prestigieuses victimes : Antonioni, Balzac, Richardson, Ozu, Frankenheimer... Avec l'âme d'un jeune fidèle, ses yeux s'allument de reconnaissance et d'admiration envers ceux qui lui ont forgé ses plus solides convictions cinématographiques.

De conviction, Coppola n'en a jamais manqué. *Le Parrain* (*The Godfather*), chef d'œuvre s'il en est, n'aurait sans doute jamais dépassé la gloire vaine du blockbuster si le réalisateur avait cédé à la pression constante d'une production populiste. « Toutes les semaines, ils me disaient que j'allais être viré. Ils détestaient le casting. Ils ne voulaient pas d'Al Pacino, ni de Marlon Brando. Ils détestaient la musique, ils trouvaient l'image trop sombre. » Mais Francis persiste et signe l'un des plus grands classiques de l'histoire du cinéma. Comment expliquer alors que, 10 ans plus tard, pour *Coup de Cœur* (*One from the heart*), il renonce à ses idées au profit d'une facilité dévalorisante ?

Initialement conçu comme un show télévisé live des années 50, *Coup de cœur* nécessitait 16 caméras commandées d'une régie mobile, équipée des 16 écrans de retour, par Coppola *himself*. L'action, filmée sans interruption, passait de plateau en plateau, dans un Las Vegas entièrement reconstitué. Mais trois semaines avant le début du tournage, le directeur de la photographie se plaint de ne pouvoir éclairer correctement un tel processus. Il réclame au réalisateur l'utilisation classique d'une seule caméra. Étonnement vite vaincu, Coppola admet : « J'ai pris une décision, en fait la seule décision que je regrette de toute ma vie, j'ai cédé. »

Ce genre de faiblesse ne se reproduira plus. À 71 ans, Francis Ford Coppola continue de prendre des risques et de camper sur ses positions. Il nous revient avec *Tetro*, joliment qualifié par Pascal Mérigeau (animateur de la rencontre) de « film de jeune homme empreint de liberté ». Un âge certain et un embonpoint avancé ont promu Coppola du rang de génie à celui de mythe. Un *Apocalypse Now 2* n'est plus à attendre, un cycle s'est achevé avec *Dracula*. Le temps de l'introspection est venu. Bien qu'il se défende d'avoir

voulu réaliser une autobiographie, le plus incompétent psychologue pourrait y déceler un règlement de compte personnel. Noir et blanc, caméra fixe, histoire de famille ; ne vous fiez pas au classicisme de sa forme, *Tetro* est un rebelle, notamment par le choix de ses acteurs : Vincent Gallo, électron libre de l'underground américain « avec

qui personne n'aime travailler » et Alden Ehrenreich, inconnu au bataillon, fougueux et sexy, Di Caprio à ses débuts. Malgré une fin décevante, à mi-chemin entre *Dallas* et *Star Wars*, *Tetro* est un film d'une poésie pure, à contresens du spectaculairement correct hollywoodien exigé.

L'heure avance. Deux ou trois étudiants en cinéma, fiers de pouvoir exprimer leur analyse personnelle des films du maître, se lèvent pour poser des questions si alambiquées qu'elles n'appellent en réalité aucune vraie réponse. Le vieil homme répond pourtant, avec la patience et la simplicité du Sage. Comme contrarié d'avoir si peu de temps pour échanger avec le public, il se presse de lui donner tout ce qu'il peut. Il lance aux apprentis réalisateurs des pistes d'interrogation, prône le téléchargement, s'emballe de ne pas voir le langage cinématographique évoluer pour des raisons de rentabilité. Et alors qu'il se lève à contrecœur pour partir, une séance d'autographes s'improvise chaotiquement autour de lui. Surpris, mais avec un plaisir non dissimulé, il accorde son paraphe aux plus courageux.

En bon père de famille, Coppola nous laisse repartir les poches pleines de ses conseils avisés et le sentiment que, quels que soient les risques à prendre, quelqu'un veille sur notre cinéma. ●

INTERVIEW RETRANSMISE SUR

WWW.FORUMDESIMAGES.FR

À VOIR

HEART OF DARKNESS :
A FILMMAKER'S APOCALYPSE,
DVD PARAMOUNT ENTERTAINMENT

(1974) CONVERSATION

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR FRANCIS FORD COPPOLA,
AVEC GENE HACKMAN, JOHN CAZALE...

SECRÈTE

Si tout le monde sait que Francis Ford Coppola a été récompensé en 1979 pour avoir mis en spectacle la crise du Viêt Nam (ou l'inverse), les mémoires tendent à oublier (ou ne pas prendre la mesure) que *Conversation Secrète* n'a pas obtenu le prix cannois en 1974 pour copinage avec le jury. Sans toutefois donner trop d'importance à ce festival, il faut nécessairement réaffirmer l'intelligence d'un film qui n'a de cesse de susciter un intérêt passionnant ainsi que le génie d'une mise en scène dont le côté retors ouvre à un discours problématique et des plus vertigineux.

Magistrale entrée en matière que celle de *Conversation Secrète* : sur un terre-plein où se promènent des badauds et où une conversation, pour le moment anodine, s'installe entre un homme et une femme, un long zoom pris sur les hauteurs d'immeubles nous rapproche insidieusement du couple. Ce long cheminement



“CAUCHEMAR PSYCHIQUE”

qui donne à voir (et à entendre) une banale discussion est alors brouillé par les réverbérations qui résultent de la lointaine distance où la mise en écoute se réalise. Des plans focalisés sur le toit des immeubles qui entourent la place dévoilent alors des hommes armés de micros multidirectionnels et révèlent aussi tout un dispositif de traque centré sur ce jeune couple. A l'instar du séminal *Fenêtre sur Cour*, Coppola nous place alors en position de voyeurs, de maîtres démiurges qui observons (et écoutons) autant les traqués que les mouchards. Alors qu'ils échangent des propos confus et abstraits (« Il nous tuerait s'il le pouvait ») et que l'écoute se resserre, le décodage des propos reste brouillé, parasité par l'impossibilité de déchiffrer en direct cette fameuse conversation dérobée. De cette conversation criblée d'interférences (répercutée ultérieurement en ondes sur d'autres images), on découvrira que c'est cette silhouette, assise anonymement sur un banc qui en est le maître d'œuvre. Peu à peu, le film montrera que celui que l'on croit être l'instigateur éclairé d'un tel dispositif n'en est, en fait, que le depositaire aliéné.

Maître ès technologie livrant ses services à des clients fortunés, le protagoniste de *Conversation Secrète* est un homme de l'ombre, un entrepreneur anonyme qui a consacré toute son existence au mouchardage et à l'écoute de l'autre. Harry Caul se révèle être un personnage distant, glacial, dont les traits du visage (lunettes et moustache) et les contours flous du corps sont dessinés par les notes bleues d'un jazz aux accents brumeux et solitaires. Rouage d'un système qui ne laisse aucune trace, le personnage interprété par Gene Hackman refuse l'exhibition (son travail), l'engagement (les femmes) et semble finalement réduit à un état spectral des plus troublants. Harry Caul se dévoile comme un être qui n'a plus rien à masquer et demeure sans doute l'un des personnages les plus énigmatiques et fêlés (voir ses cauchemars) que le Nouvel Hollywood nous ait donné à voir.

De cette conversation enregistrée qu'il se repasse et épuise jusqu'à ce qu'un sens veuille bien s'en échapper, Harry Caul finira par se condamner en refusant de livrer la bande à ses commanditaires et en s'immisçant peu à peu dans leurs affaires privées. Pris dans un imbroglio dont les tenants et les aboutissants restent aussi flous et abstraits que l'enregistrement de la conversation, l'écouteur va alors s'abîmer et se faire broyer par sa folle investigation. Le

grand génie de Coppola tient à ce qu'il tire son film vers le thriller en usant de bribes de conversation qui glissent, échappent et se retournent contre celui qui cherche à les déchiffrer. Aussi, c'est en nimbant d'un total mystère ce qui peut être le système caché derrière l'émission des messages codés que la trajectoire d'Harry Caul prendra le pas sur l'intrigue et donnera au film toute sa dimension paranoïaque. Comment comprendre qu'un homme qui traque le réel et se donne la mission de le déchiffrer, finit par ne récolter qu'un matériau composite et délié ? L'entreprise de décodage du réel dans lequel se débat Harry Caul ne décline plus qu'échos abstraits et n'aboutit plus qu'à la folie. Les marques de pouvoir que sont les micros et cette table de mixage où Caul s'exerce à capter la vérité s'affichent alors dans *Conversation Secrète* comme les instruments d'une pure perte et de l'échec d'une volonté qui cherche à donner sens à une réalité déjà dissoute. Sous influence du *Blow-Up* d'Antonioni, Coppola se permet alors de réfléchir sur un monde brouillé et une création impuissante à contenir et comprendre le chaos généralisé des choses.

De sa prétention à vouloir recomposer le réel, d'imaginer les scénarios les plus fous et d'en creuser aveuglément la sève, Harry Caul s'épuise et se rend coupable des investigations les plus pernicieuses. Alors que le couple qu'il pensait victime se révèle assassin, la traque de Caul prend des allures de cauchemar psychique et l'homme chute dans le désarroi le plus complet. Grande métaphore d'un pouvoir (le cinéma) qui s'infiltre partout, prétend éclairer les choses, en donner la vérité, le film entraîne finalement dans son sillage toute une population clandestine (spectateurs, créateur) forcément coupable de prétendre cerner la juste réalité. De même, la modernité de *Conversation Secrète* tient à ce qu'il ne fait que refléter l'angoisse d'une époque où les rapports humains sont glacés et où les croyances de chacun tombent à plat lorsque la soi-disant plénitude des choses (la bande d'enregistrement) ne ramène plus qu'au creux, à l'opacité.

Il faudra aussi voir et comprendre pourquoi le désarroi d'Harry Caul face à un monde insensé peut être mis en parallèle avec celui, désespéré, de Travis Bickle dans *Taxi Driver*. D'une traque de l'autre qui s'exécute par des micros longue-distance, qui n'apporte rien si ce n'est l'absurde brouillage du réel, *Taxi Driver* répondra deux ans plus tard par un pessimisme des plus sombres et ce plan fabuleux (monstrueux) où De Niro, du haut d'une fenêtre d'hôtel, braque aveuglément son revolver sur des passants.

Du désarroi d'Harry au désespoir de Travis, le Nouvel Hollywood passera alors du constat d'échec de l'individu, de son impossible conciliation avec le réel à ce sursaut de violence où, si plus rien n'a de sens, le seul geste possible débouche nécessairement sur le chaos et la pure (auto) destruction. ●

“CONVERSATION SECRÈTE
N'A PAS OBTENU LA PALME D'OR EN 1974
POUR COPINAGE AVEC LE JURY.”

TETRO

RÉALISÉ PAR FRANCIS FORD COPPOLA,
AVEC VINCENT GALLO, ALDEN EHRENREICH, MARIBEL VERDÚ, KLAUS MARIA BRANDAUER...
2H07 / SORTIE LE 23 DÉCEMBRE.

“TOUT
EST
FUSION.”

S'exilant du système des studios hollywoodiens, Francis Ford Coppola revendique son indépendance créatrice et part tourner son nouveau chef-d'œuvre en Argentine. Troublant reflet, le personnage éponyme du film, Angelo Tetrocini -dit Tetro- révolté contre son père, vient se réfugier en Argentine pour créer son chef-d'œuvre à lui. Après de nombreuses années d'absences, il y est rejoint par son frère, Bennie.

La famille Tetrocini est faite à l'image de la famille Coppola. Elle constelle d'artistes. Carlo Tetrocini, à la tête de la famiglia, représente ici la figure du pouvoir. Tout comme Carmine Coppola, le père Tetrocini est compositeur et chef d'orchestre. Mais il s'avère orchestrer sa famille, encore davantage que la musique, interdisant à son frère de jouer, et à son fils d'écrire. Si dans *Le Parrain*, il ne pouvait y avoir qu'un Don par famille, dans *Tetro*, il ne peut y avoir « qu'un génie par famille ». Les femmes aussi sont des artistes, la mère de Tetro était cantatrice, et sa fiancée danseuse. Ainsi à travers la famille, les arts fusionnent déjà ensemble. Tout le film est fusion. Toutes les frontières entre les arts sont dissoutes dans ce film où Coppola affirme une nouvelle fois son ambition de créer une œuvre d'art total. Le théâtre, l'écriture, la danse, le chant, le cinéma, la télévision s'entrelacent ensemble.

D'entrée nous sommes sur une scène de théâtre. Le salon de *Tetro*, avec ses miroirs, son silence, ses plans fixes, nous donne l'impression d'être sur les planches. L'ensemble du film puise tout aussi bien dans le théâtre, et devient un théâtre polymorphe, qui alterne scène de vaudeville (la scène de ménage au balcon) et scène de tragédie (la scène finale). La création théâtrale passe par la création littéraire aussi. C'est un jeu de miroir, de déchiffrement, à la manière de Bennie qui traduit les codes du livre de son frère avec un miroir. S'amusant à intégrer la scène théâtrale dans son film, Coppola parodie l'histoire de Faust, mythe du temps si cher à son cœur, et il le féminise en Faustine. Et sur la scène finale, se joue la mise en abîme de l'histoire de *Tetro*. Alors que *le Parrain III* faisait alterner dans sa dernière séquence scène opératique et scène de dénouement, *Tetro* fait alterner scène d'opérette burlesque, et scène de révélation sans nul doute empruntée à *Star Wars*. La musique du film, signée Osvaldo Golijov, fait se succéder musique symphonique et musique argentine, établissant de cette manière une barrière musicale entre le père et les fils. Les langues, musique interne, se mêlent aussi les unes aux autres ; ainsi on parle aussi bien l'anglais, que l'espagnol, et même le français.

Coppola pense le mythe des origines familiales parallèlement à l'origine cinématographique. Son film se construit sur l'alternance passé/présent. Présent en noir et blanc et passé en couleur. La photographie noir et blanc souligne le contraste entre les deux frères, comme déjà dans *Rusty James*. Forme certes ambitieuse, mais pas nouvelle, puisque Scorsese l'avait déjà mise à l'œuvre dans *Raging Bull*, mais à moindre échelle. Chez Coppola, l'alternance noir et blanc et couleur marque la volonté d'opérer une synthèse entre un cinéma classique et un cinéma moderne. Il cite, il remet en scène et puise dans « The Tales of Hoffmann » de Powell et Pressburger, ces scènes de ballet, mais avec l'aide des moyens techniques d'aujourd'hui. Se placant en digne héritier du cinéaste, Coppola crée lui aussi un « ballet cinématographique », selon l'expression de Michael Powell. Ces expérimentations en couleur sont dignes du poème visuel. Elles sont insérées comme un moment imagé, fantasmé, sublimé du passé.

Déjà en 1948, Powell brisait les frontières entre les arts avec *The Red Shoes*. Fidèle disciple, Coppola se place définitivement comme le Parrain du cinéma d'aujourd'hui. ●

KULT UUR

MUSIK ~ EXPOS ~ A LA PAGE

Animal Collective *Fall Be Kind (Ep)*

Non contents d’avoir distancé la concurrence avec leur *Merri Weather Postpavilion*, consacré album de l’année par la critique dès sa sortie en janvier (!), les quatre membres d’Animal Collective terminent l’année comme ils l’avaient commencée : en rappelant (comme si tout le monde n’avait pas saisi) que ce sont eux les patrons.

Cet EP de cinq titres, écrits autour de leur précédent opus, nous replonge dans l’univers bizaroïde du groupe où la flûte de pan côtoie les samples et les boucles vocales (sur « Graze » par exemple), créant des paysages sonores inédits avec un souci du détail et une efficacité mélodique qui force le respect.

L’atmosphère de *Fall Be Kind* est plus mystérieuse, plus introspective que celle de son prédécesseur, comme sur le magnifique et nocturne « On The Highway » où les voix chantent à l’unisson sur fond de synthés réverbérés et de percussions métalliques. Plus accessible que leur précédent album, l’EP offre aussi son lot de compositions alambiquées qui interpellent l’auditeur. « What Would I Want Sky » s’ouvre ainsi sur un trip expérimental, qui mute progressivement, prenant la forme d’une chanson plus classique. Admirable, comme tous les autres morceaux de l’EP

Bref, le plaisir d’écoute est total ! ●
F. GARCIA

DOMINO RECORDS, 12/2009



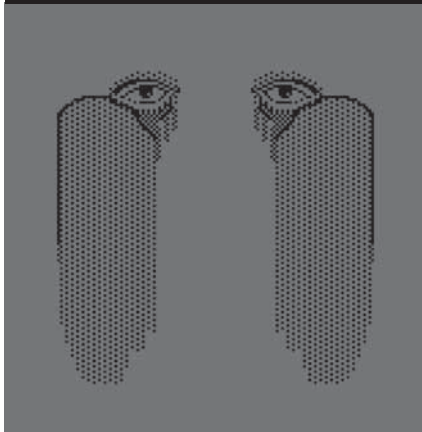
Bear in Heaven *Beast Rest Forth Mouth*

Il faudrait que quelqu’un m’explique d’où vient la fascination de la scène rock new yorkaise pour les noms d’animaux... Ce détail mis à part, force est de constater que Brooklyn est un véritable vivier d’artistes de grand talent. Dernière bête échappée du zoo, le quatuor masculin de Bear in Heaven qui appartient à la même race de musiciens qu’Animal Collective (pour les expérimentations sonores) et Grizzly Bear (pour le sens aigu de l’harmonie mélodique).

Leur son allie fulgurance tribale des percussions et riffs aériens de guitares psyché au sein de compositions aux refrains imparables. Hypnotiques, sensuelles et puissantes, les chansons s’enchaînent, couvertes par des nappes de synthés donnant à chaque piste une dimension énorme, comme si chaque onde sonore repoussait l’espace pour exister, véritable défi pour vos enceintes. L’ensemble demeure assez facile d’accès grâce à un mixage impeccable qui empêche l’auditeur de se noyer dans cet océan de sons. On se laisse pourtant couler avec plaisir dans les gigantesques « Lovesick Teenager », « Beast in Peace » et « You do You », grands moments d’un album remarquable. ●

F. G

HOMETAPES, 11/2009
ELECTRO PSYCHVÉ ROCK



The Jim Jones Revue

Here to save you soul

Sauveurs du marasme musical ambiant, The Jim Jones Revue est un groupe de psycho rockers ultra déjantés. Découverts en interview, ils affirmaient alors avoir pris les armes électriques pour fesser les jeunes groupes bien peignés et réinjecter une dose de frisson maximale à un rock’n’roll qui en a bien besoin.

Et la dose est bien là, elle déborde même de la marmite boogie pour combler nos plus folles attentes. Révélé en 2008 par quelques rock-critics en mal de lumière saturée, The Jim Jones Revue a balancé un premier opus sur la pochette duquel on pouvait voir un vieux piano dévasté par des éclats de verre et autres saillies amplifiées. Dénombrant des pépites tels « Princess & the frog », « Rock’n’roll Psychosis » et « Ciment mixer », l’album avait provoqué sa petite onde de choc et bien asséché notre insatiable soif électrique.

Sorti en décembre dernier, l’EP « Here to Save you Soul » reprend certains singles très rockabilly du précédent, les fusionne à trois nouveaux titres bien torrides ainsi qu’à des reprises incandescentes du King (« Big Hunk’O Love ») et de Little Richard (« Good Golly Miss Holly »). D’une implacable densité sonore, le propos fonctionne sur des six cordes soutenant les cris burinés du leader ainsi que l’infernale danse d’un clavier pulvérisé dans tous les sens.

Comme revenue des fifties et réapparue des Enfers, la machine Jim Jones Revue fermente une bouillie sonore du tonnerre et dessine des flammes turgescentes partout où elle s’abat. Quoi de mieux pour vendre son âme au diable ? ●

R. GENISSEL

DIFFER-ANT, 2009



Noah & the wale *FIRST DAYS OF SPRING*

Pour « First Days of Spring », Noah And The Whale délaisse ses ukulélés pour mieux creuser la dépression. « Come back to me, my darling » pourrait sonner aussi faux et artificiel qu’un mauvais film avec Keira Knightley. Il n’en est rien ; la voix de Charlie Fink, dès les premières notes, traduit la commotion d’une rupture apocalyptique. « Ne mépriser la sensibilité de personne. La sensibilité de chacun, c’est son génie. », comme dirait l’autre. De la destruction à la création, il n’y’a qu’un pas.

Entre le lumineux « Peaceful, The World Lays Down » et le dernier opus de Noah And The Whale, le contraste est douloureux. Sobre, dépouillé de tout artifice rayonnant, l’album se fait l’illustration d’une déchirure où le soleil s’est définitivement barré. Charlie Fink compose et écrit onze manifestations du désamour pour reconstituer le triste souvenir d’une période noire. « Blue Skies » est donc la thérapie qu’il faut écouter pour survivre. Et si jusqu’au dernier souffle, la guérison se murmure, l’ombre d’un malheur plane toujours. Composé d’envolées affectées (« I Have Nothing ») ou de folk cafardeux (« My Broken Heart »), *First Days of Spring* dépasse et écrase les poncifs amoureux. Puissant et violent, Noah And The Whale touche la maturité ; il est toujours triste de savoir que la souffrance est l’élément créateur de l’artiste – l’orchestre enragé qui achève « The First Days of Spring » est tout simplement impressionnant.

Loin de la complaisance de soi, Charlie Fink relie ses chansons sous le fil conducteur *catarcis* ; brut, vif, l’ensemble dépeint le long processus d’auto-reconstruction après l’anéantissement. Le film de cinquante minutes, qui accompagne le CD, se fait l’illustration de la fragile frontière entre passion et séparation, adoptant l’esthétique du slow motion d’un Wong Kar Wai. Comme les films de Wes Anderson (que Charlie Fink admire), le film cache derrière une jolie photographie la désunion la plus terrible. *First Days of Spring* suspend un temps heureux pour retarder les divisions de l’amour à coups de percussions perdues et de voix esseulées – fini les chœurs féminins chantés par Laura Marling (muse désormais lointaine). En effet, le groupe londonien excelle à mettre en musique les silences d’un éloignement... ; *First Days of Spring*, célèbre, comme une thérapie par la musique, la cicatrisation après la blessure, le calme après la tempête. Avec ce deuxième album, Noah And The Whale place la barre plus haute et promet certainement de s’élever de la chute, vers de plus glorieux horizons. ●

R. TRAN

DIGITAL CHART, 2009

NOAH AND THE WHALE
The First Days of Spring



Blakroc

L’alliance Rock et Hip-Hop n’a jamais vraiment fait bon ménage ni offert ses plus belles lettres à la musique (voir l’improbable métal et son ramassis de groupes aux beuglements néandertaliens). Difficile à priori de faire plus éloignés que les guitares abrasives du rock et les breakbeats du Hip-Hop.

Même si les deux camps s’inspirent sans jamais trop se l’avouer, peu de projets ont su résister à l’épreuve du temps (l’album gris de Jay-Z peut-être). Or, l’Amérique d’Obama réserve quelques surprises et semble même, avant d’avoir pensé ses plaies, se reconstituer au jour le jour. Preuve en est cette proposition assez confidentielle où le blues-rock poisseux des Black Keys vient porter main forte aux flows des rappeurs les plus inspirés d’Outre-Atlantique. Car c’est bien la crème et les pointures les plus aiguisées du Hip-Hop U.S (Mos Def ainsi que RZA et Raekwon du Wu Tang Clan) qui se présentent ici et viennent libérer les flows le plus urgents.

Backing-band qui déverse riffs puissants et blues forgé dans les tréfonds du bayou, les Clés Noires inventent, eux, une rythmique taillée dans le roc, qui donne son imparable unité à l’album. Alors que la réunion fait la part belle aux accents mâles (voir RZA et Pharoahe Monch qui tabassent un *Dollaz & Sense* à faire résonner dans tout Wall Street), les trois featuring en compagnie de la voix soul et chaleureuse de Nicole Wray déroulent un tapis de titres moins tapageurs et assez remarquables (« Done did it », « Why Can’t I forget him »).

Ressuscitée d’outre tombe, la voix d’Ol Dirty Bastard sur « Ain’t nothing like you » galvanise les troupes et vient nous rappeler que ce bon vieux méchant loup manque cruellement au rap.

Sans être totalement parfait, l’uppercut Blakroc ne semble jamais lasser et ses 11 titres ont le mérite de consolider les énergies de deux genres bien trop souvent divisés. Ils sont ici érigés en surprenante curiosité. ●

R. G

COOPÉRATIVE MUSIC/PIAS, 2009



CHOSSES VUES, CHOSSES LUES EXPOSITION À LA BNF

Parmi les excellentes expositions organisées par la BnF Richelieu, citons la toute dernière en date «**Choses vues, choses lues**», dont le commissaire d'exposition n'est autre que l'artiste, vidéaste et écrivain Alain Fleischer.

Au cœur de la bibliothèque, la **somptueuse salle Labrouste**, jadis réservée aux chercheurs et aux étudiants, accueille à présent de multiples productions artistiques, se transformant tour à tour en théâtre, cinéma, opéra et musée.

Après l'exposition «*Prenez-soin de vous*» de l'artiste contemporaine Sophie Calle, une nouvelle mise en scène de textes, sur papier et écrans, a pris place au creux de ce lieu mythique. Ordinairement silencieux, il mue ici en une autre emplie de mille bruissements, murmures et chuchotements, au gré des lectures à haute voix, dans cette salle des pas perdus retrouvés.

Des personnalités issues du monde de la culture, dont Catherine Millet, Laure Adler, Frédéric Mitterand, apparaissent ainsi dans leur lieu de prédilection pour nous lire, en toute intimité, l'extrait d'une œuvre leur tenant à cœur.

Des phrases de la *Correspondance* de Camille Claudel chevauchent donc les *Nouvelles orientales* de Marguerite Yourcenar, elles-mêmes se superposant aux *Considérations inactuelles* de Friedrich Nietzsche.

Dans ce temple dédié au culte du livre, sont présentés à la fois des projections sur postes solitaires, des citations d'auteurs disséminées parmi les allées, mais également de célèbres et précieux manuscrits d'ouvrages tels que *Voyage au bout de la nuit* de Céline, *L'expérience intérieure* de Bataille, *A la recherche du temps perdu* de Proust ou encore *La Peste* de Camus.

Ôde à la lecture, l'exposition insiste sur les dimensions orale et théâtrale de la lecture, occultant l'exclusivité texte-esprit, pour privilégier au contraire la mémoire du lieu de rencontre entre le lecteur et les œuvres littéraires.

«*J'ai accompli de délicieux voyages, embarqué sur un mot*» Balzac.
«*Choses vues, choses lues*» est cette invitation au voyage... ●

Laure GIROIR



«*Finalement, je crois que ce qu'il y a de plus extraordinaire à filmer, ce sont les gens qui lisent.*» Jean-Luc Godard in Godard par Godard

Oh Eun Lee
lit
Un champion de jeûne
de Franz Kafka
(Ed. Cercle du Livre Précieux)
au bar du Fresnoy, Tourcoing

Anne-Sophie Dereume
lit
Correspondance
de Camille Claudel
(Ed. Art et Artistes, Gallimard)
à la terrasse d'un café, Lille

«*Choses vues, choses lues*»
Exposition à la Bibliothèque nationale
de France (site Richelieu),
du 23 octobre 2009 au 31 janvier 2010.

À la page !

Sonia DESCHAMPS



**DICTIONNAIRE
AMOUREUX
DU CINÉMA**
Jean TULARD

« Le cinéma a perdu beaucoup de sa magie. Mais comment ne pas continuer à l'aimer ? » A travers son *Dictionnaire amoureux* – et donc forcément subjectif – du cinéma, Jean Tulard manifeste sa nostalgie d'un certain cinéma avec lequel il est né. Ici, pas de Tati, de Rohmer, de Demy, pas d'Antonioni, de Berlanga... Celui qui verrait dans le titre de cet ouvrage, à travers le mot « dictionnaire », les promesses d'un enrichissement quasi-encyclopédique ne pourrait qu'être déçu, Jean Tulard écrit avec subjectivité sur ce qui l'intéresse (réalisateurs, films, comédiens...), et sur cela uniquement. Les textes en eux-mêmes, tout du moins certains, paraissent un peu faibles, un peu « faciles ». Une pointe de mépris assez agaçante transparait parfois à l'égard de certaines personnalités. Mais, après tout, on est d'accord ou on ne l'est pas, c'est une affaire de goût, de jugement.

Éd. Plon



CINÉACTUALITÉS
Pierre Philippe

C'est d'un temps où il fallait se rendre au cinéma pour voir les actualités, projetées alors avant les films, dont nous parle Pierre Philippe dans *Cinéactualités*. L'auteur nous propose ainsi, à travers cet ouvrage, un grand zapping de l'actualité de la première moitié du XX^e siècle (jusqu'aux années soixante). Au programme : soixante événements on ne peut plus variés. De l'incendie du Reichstag au mariage de Johnny Hallyday, en passant par l'accusation d'Edith Piaf suite à l'assassinat de Louis Leplée, les multiples rebondissements pour l'inhumation du Soldat inconnu, Pierre Philippe recontextualise, commente, analyse... Le tout, avec style. Si un dvd accompagne le livre, ce sont réellement les textes – passionnants - de Pierre Philippe qui marquent. Textes, notons-le, accompagnés de photos, extraits de journaux...

Quarante ans que ces « actualités cinéma » n'existent plus, et pourtant, personne n'avait pris le temps de les compiler, de réfléchir sur leur ton... Au final, si *Cinéactualités* s'apparente davantage à un livre d'histoire que de cinéma, je ne peux que le conseiller à nos lecteurs babeliens !

Éd. Omniscience



**LA DERNIÈRE
UTOPIE**
Caroline Fourest

Un essai pour finir. Dans *La dernière utopie*, Caroline Fourest, réfléchit sur l'universalisme, ou plutôt sur ce qu'il en reste. Et pourtant, c'est bien ce dernier, « cette belle ambition, gravée dans le marbre de la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 [...] battue en brèche » aujourd'hui, qui apparait pour l'auteure comme le meilleur remède à la crise que connaît le multiculturalisme. La dernière utopie parle des sujets qui font notre quotidien, les questions du port du voile, des menus séparés à la cantine, des créneaux non-mixtes à la piscine, etc. Très documentée, c'est par un argumentaire fort, des cas concrets – nombreux – présentés avec précision, des analyses critiques, que Caroline Fourest nous interpelle. Mais elle fait beaucoup plus que cela, elle nous invite à réfléchir. À réfléchir sur notre société, sur celle que nous voulons, à réfléchir sur l'importance de la laïcité... *Merci.*

Éd. Grasset



VIDÉOSPHERE

Le vidéo club du cinéma

Spécialisé films d'auteur et version originale
Plus de 40,000 titres

Classement par :

Réalisateur - Pays - Classique du cinéma - Films muets
Films cultes - Films de recherches
Court métrages - Documentaires

Catalogue sur : www.videosphere.com ou client@videosphere.fr

ABONNEMENT FACULTATIF - FORMULE ÉTUDIANTE

Du lundi au jeudi : 12h-21h30
vendredi au samedi : 12h-22h
le dimanche : 13h-21h30

105 Bd. Saint Michel 75005 Paris - Tel : 01 43 26 36 22 - fax : 01 43 54 93 40

● FAIRE-PART ●

Après des semaines de discussions entre la rédaction et la Filmothèque du Quartier Latin, **la famille Babel** est heureuse de vous annoncer la naissance d'un petit événement répondant au doux nom de « **CINÉ-CLUB BABEL** ».

En espérant que ce changement dans nos existences soit le premier d'une longue lignée.

Il vous sera projeté puis présenté par un de ses géniteurs

le Jeudi 18 Mars à 20h30

à la Filmothèque du Quartier Latin

(9 rue Champollion, 75005 Paris, M° Cluny-La Sorbonne ou Odéon)



3^e opus du réalisateur de *La Nuit Nous Appartient* (James Gray), *The Yards* retrace le retour dans le cercle familial de Leo (Mark Wahlberg), ancien détenu, désormais tenu de rester dans le droit chemin. Bien obligé de côtoyer les différentes personnalités qui forment son environnement, il va être alors rattrapé par ses origines et confronté à un dilemme qui va sceller son destin...



Filmé à la manière d'une tragédie classique dans les quartiers les plus sombres du Queens, *The Yards* prouve déjà l'immense talent de James Gray.



Alice au Pays des Merveilles

de Tim Burton,
date de sortie
le 24 mars 2010.

**BABEL, magazine bi-mestriel
gratuit partout et nulle part.**

Les auteurs :

Nelly Allard
Judith Araz
Sophie Boyens
Sonia Deschamps
Frédéric Garcia
Romain Genissel
Laure Giroir
Magdalena Krzaczynski
Elise Le Corre
Nicolas Lincy
Laura Pertuy
Charlotte Pilot
Anne-Sophie Rouveloux
Cyril Schalkens
Théo Semet
Roseline Tran

Conception

éditoriale :
Romain Genissel

Conception

graphique :
Fabien Fery
Valentin Szejnman

Dessins :

Valentin Szejnman

Photographie

de couverture :
Jessy Baudin / studio26a.com

Correcteurs :

Elise Le Corre
Laura Pertuy
Anne-Sophie Rouveloux

Le texte est

composé en :
Humanist
Cochin
Helvetica Neue
Garage

CONTACTS :

polepresse.cinesept@gmail.com
Presse : Laura Pertuy
laura.pertuy@gmail.com

PUBLICITÉ :

Sophie Boyens
sophie_boyens@hotmail.com

Site Web :

<http://babelmag.free.fr/>

Babel sur Facebook

BABEL recherche

Webmaster, Chroniqueurs,
dessinateurs, photographes.

BABEL WANTED :

Annonces, Publicitaires, mécènes
et des kilomètres de papier
pour s'étendre un peu partout.

Prochain numéro :

avril 2010



EPICENTRE FILMS PRÉSENTE

EASTERN PLAYS

FESTIVAL
premiers plans
d'ANGERS
Grand Prix
du Jury 2010

CANNES 2009
Quinzaine
des Réalistes
Société des Réalistes de Films

« *Un cinéaste est né* »
TÉLÉRAMA

UN FILM DE **KAMEN KALEV**

**SORTIE
10 MARS**

CHRISTO **CHRISTOV** OVANES **TOROSIAN** SAADET **ISIL AKSOY** NIKOLINA **YANCHEVA**

EPICENTRE FILMS PRÉSENTE UNE PRODUCTION WATERFRONT FILM COPRODUCTION FILM I VAST AND REPUBLIKEN UN FILM DE KAMEN KALEV COPRODUCTEURS ANGUEL CHRISTANOV, TOMAS ESKILSSON DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE JULIAN ATANASSOV MUSIQUE ORIGINALE JEAN-PAUL WALL AVEC CHRISTO CHRISTOV, OVANES TOROSIAN, SAADET ISIL AKSOY, NIKOLINA YANCHEVA, IVAN NALBANTOV, HATICE ASLAN, KRASIMIRA DEMIREVA, KEREM ATABEYOGLU PRODUCTEUR EXECUTIF MAYA VITKOVA PRODUCTEURS KAMEN KALEV, STEFAN PIRYOV, FREDRIK ZANDER ECRIT ET RÉALISÉ PAR KAMEN KALEV VENTES INTERNATIONALES MEMENTO FILMS INTERNATIONAL UNE DISTRIBUTION EPICENTRE FILMS



LJUDLIGAN



Télérama

Le Monde

Comme au
Cinema.com

ANOUS
le magazine du cinéma

CINE
chic

fip

Distribué par
EPICENTRE
FILMS

www.epicentrefilms.com